

Pourquoi suivre Jésus?

Père Gilbert Duval-Arnould o.p.

Saint Louis d'Antin, vers 1995

Texte établi d'après la bande magnétique; manquent quelques brefs passages inaudibles.

J'ai été 35 ans missionnaire en Afrique. Je vous le dis parce que cela ressortira au cours de ces trois entretiens que je vais avoir avec vous.

On disait de Saint Dominique qu'il ne parlait que de Dieu ou avec Dieu.

Au cours de ces trois entretiens, nous allons bien sûr parler de Dieu; mais j'aimerais que, à travers ma parole, ce soit lui qui parle à votre coeur.

En choisissant ce titre, "Pourquoi suivre Jésus?", j'ai un petit peu voilé ma pensée. Il aurait été plus exact de dire: "Pourquoi, moi, j'ai choisi de suivre Jésus".

Nous allons tous vers Dieu par un chemin différent. Et, bien entendu, quand nous parlons de notre foi, cela a toujours un caractère très personnel.

Je vais donc essayer, au cours de ces trois entretiens, d'exprimer et de partager avec vous **quelques unes des convictions personnelles qui nourrissent ma foi**, et qui font que, jusqu'à aujourd'hui, j'ai mis ma main dans la main de Jésus-Christ.

Dernièrement, j'ai eu l'occasion de rencontrer des jeunes de 18 ans, ils étaient près de 150, qui se préparent à faire un voyage en Afrique. Ma prestation consistait à les préparer à rencontrer d'autres civilisations et d'autres religions. Comme je leur demandais ce qu'ils attendaient de moi, l'un d'entre eux m'a dit spontanément: "Nous n'attendons pas de toi les réponses toutes faites d'un catéchisme, mais les convictions qui ont donné un sens à ta vie missionnaire".

C'est un peu ce que je vais faire avec vous.

Un jour, Jésus interroge ses disciples: "Que dit-on de moi? Qui suis-je?". Alors ils commencent à lui dire ce que les gens disaient de lui: "Les uns disent que tu es un prophète, que tu es Jean-Baptiste, que tu es Elie". Mais Jésus les arrête: "Il ne s'agit pas pour moi de savoir ce que les autres pensent de moi, mais vous! Vous personnellement! Qu'est-ce que vous pensez de moi? Pourquoi me suivez-vous?" Alors Pierre, ce jour-là, lui dit: "Moi, je te suis, parce que je crois que tu es le Messie".

Pourquoi est-ce que j'ai suivi Jésus? Puisque nous avons trois rencontres, **j'ai choisi d'exprimer trois convictions**; j'aurais pu en choisir d'autres, mais il fallait bien choisir.

Aujourd'hui, nous essaierons de comprendre l'originalité de notre religion, qui est la seule à affirmer l'existence d'**un médiateur** entre Dieu et l'homme. Cela nous permettra alors de mieux situer la place et le rôle de la prière et des sacrements dans notre vie de foi.

Mercredi, nous aborderons un sujet redoutable: celui de **l'existence du mal et du péché**. Nous n'avons pas de réponse à toutes les questions que nous nous posons. Mais, si Jésus il est vrai n'a pas supprimé le mal, il l'a vaincu. Et c'est pourquoi, à sa suite et avec lui, je crois que je peux faire reculer le mal en moi et dans le monde, en y apportant plus d'amour. Ce sera la deuxième conviction qui donne un sens à ma vie.

Enfin jeudi, après avoir abordé d'autres questions non moins redoutables, telles que l'existence d'un jugement, de l'enfer et du purgatoire, j'essaierai de vous dire ce que j'imagine quand nous évoquons la promesse faite par Jésus à ceux qui le suivent, **d'une vie et d'un bonheur éternels**.

Jésus, seul médiateur entre Dieu et les hommes

Quand, jeune religieux, j'ai été parachuté, de toute urgence et sans préparation missionnaire, en Afrique, cette affirmation de Saint Paul, que nous trouvons dans la première lettre à Timothée, me laissait complètement indifférent. Aussi, pour vous dire pourquoi cette affirmation me semble aujourd'hui essentielle, je vous propose un petit détour par l'Afrique.

Là bas *j'ai rencontré successivement deux grandes religions*: l'Islam, et l'animisme. Toutes les deux affirment l'existence de Dieu, d'un Dieu tout puissant, d'un Dieu créateur de tout ce que nous voyons. Pourtant elles n'ont pas la même conception de Dieu; et cela est dû, avant tout, à un environnement différent.

L'Islam: il est né au coeur du désert. Le désert, c'est l'immensité: entre le sable et la voûte étoilée du ciel, il n'y a rien. Une distance infinie existe entre l'homme et Dieu. Il n'y a pas d'intermédiaire, pas de médiateur. Il est même interdit de donner un nom à Dieu; il est encore plus interdit de le représenter sur une image.

L'animisme: il est né dans la forêt, au coeur de la création, où Dieu se manifeste mystérieusement par tout ce qui est animé, d'où le nom d'animisme: les arbres, les sources, et les animaux. Il est présent à travers des forces cachées. Entre Dieu et ces forces occultes il y a des hommes, les sorciers, qui prétendent, à travers des rites magiques, pouvoir agir sur ces esprits invisibles, afin de les rendre bénéfiques ou maléfiques à notre égard, ou à celui des autres, selon notre souhait. C'est ce que l'on met derrière un concept très flou d'envoûtement. Mais ces hommes ne sont que des mortels, et leur fonction ne s'exerce que dans un temps et un lieu bien déterminés. D'autre part ils se concurrencent, et s'opposent les uns aux autres. Il n'y a pas un médiateur, il y en a des milliers.

Dès mon arrivée en Afrique, j'avais eu l'occasion de faire un long séjour dans une tribu de pygmées dans la forêt équatoriale, et là j'avais assisté un soir à la fête de l'esprit de la forêt. Cela m'avait profondément et durablement impressionné. Je pouvais lire sur le visage des enfants et des femmes comme un mélange d'effroi et de fascination: un peu, vous savez, comme quand des enfants, de jeunes enfants, au temps de Noël, rencontrent un père Noël, sur les boulevards. Ils sont à la fois un peu effrayés et attirés. Par contre les hommes l'étaient moins, parce qu'ils étaient initiés, et savaient que c'était l'un d'entre eux qui était derrière un masque et se cachait.

Ce que je veux vous dire c'est que ***c'est l'expérience de cette rencontre avec deux religions qui m'a permis de prendre conscience de l'originalité de notre foi***. A la différence d'autres religions, nous avons un médiateur entre nous et Dieu: Jésus. C'est la nature et le rôle de ce médiateur que je vous propose maintenant d'essayer de discerner.

D'abord un autre petit détour: *comment se sont créées les religions?* Qu'est-ce que c'est qu'une religion? Ce mot vient du verbe "relier" (religare). Une religion, c'est ce qui caractérise l'une des nombreuses tentatives faites par l'homme pour essayer d'établir une relation, un dialogue, avec cette puissance qui le dominait, parfois l'écrasait, du haut de son ciel; une puissance à laquelle étaient donnés des noms très divers, vous le savez; et en disant cela je pense surtout à toutes les religions venues de l'Asie. Malheureusement toutes ces tentatives, si dignes de respect soient-elles, ont toujours échoué: aucune d'entre elles n'a pu dire un jour "j'ai rencontré Dieu". Et dans la Bible nous avons le récit d'une de ces tentatives avortées: c'est celle de la construction de la tour de Babel, qui aurait permis aux hommes de s'élever jusqu'au ciel.

C'est pourquoi quand nous parlons de la religion chrétienne, nous ajoutons un petit mot essentiel: nous parlons d'une *religion révélée*. Nous affirmons que si nous pouvons dire quelque chose sur Dieu, ce n'est pas par l'effort de l'esprit humain qui aurait réussi à remonter jusqu'à Dieu, mais c'est parce que c'est Dieu lui-même qui a pris l'initiative de se révéler aux hommes, de leur parler, et dans une langue qu'ils pouvaient comprendre. Cela a commencé avec le judaïsme, et s'est précisé dans le christianisme.

Dans le judaïsme, l'histoire du peuple hébreu nous apprend que Dieu s'est révélé à travers des hommes que l'on appelle les prophètes: ils étaient en quelque sorte ses porte-parole, et ils avaient pleinement conscience d'avoir été choisis, avec effroi le plus souvent. C'est pourquoi Isaïe par exemple, pour bien souligner son rôle d'intermédiaire entre Dieu et les hommes,

commençait ses harangues en disant: "Attention attention ! Parole de Dieu! Ce n'est pas du verbiage: c'est ce que Dieu m'inspire de vous dire par son esprit." Dans ces moments le prophète rappelait le plus souvent au roi la volonté de Dieu, dans la mesure où il s'en écartait. Et c'est pourquoi les prophètes étaient mis à mort. En un mot, les prophètes étaient comme les *avocats de la cause de Dieu*; les défenseurs de la loi, cette loi donnée par Dieu à Moïse et qui exprimait sa volonté.

J'ai bien dit "les avocats de la cause de Dieu". Mais qu'en était-il de la cause des hommes, devant Dieu? Où était notre avocat?

Vous avez dans la Bible un livre extraordinaire: le livre de Job. Cet homme avait eu un jour le courage de braver Dieu, en lui disant que c'était injuste, parce qu'il abusait de sa puissance. Job était un juste, béni de Dieu. Jusqu'au jour où Dieu a permis que Satan l'éprouve, pour vérifier jusqu'où allait sa confiance en Dieu. Et voilà pourquoi Job se retrouve, un soir, sur un fumier; et tous ses amis, même sa femme, le croient coupable de fautes graves: sinon pourquoi Dieu l'aurait-il puni? Job, lui, refuse de reconnaître ses torts; il clame son innocence, et se tourne vers Dieu en lui criant: "tu sais, toi, que je suis innocent; alors je réclame un avocat pour me défendre devant ton tribunal". Nous y sommes: si Dieu pouvait se payer des avocats sur terre pour défendre sa cause, en toute justice il devait en donner aux hommes pour défendre leur propre cause.

Job n'aurait jamais pu imaginer la réponse que Dieu apportera un jour, plusieurs siècles plus tard, en envoyant comme avocat, comme médiateur, son propre fils, Jésus.

Qu'est-ce que c'est qu'un **médiateur**?

C'est un homme choisi par les deux parties en litige, pour conclure un accord où personne ne soit lésé. C'est un homme capable d'épouser la cause des deux parties en toute objectivité.

Ce ne pouvait pas être Dieu lui-même, ni des avocats qui seraient en quelque sorte à sa solde. Ce ne pouvait pas être non plus une misérable créature, qui n'aurait pas fait le poids devant Dieu.

Alors Dieu va envoyer celui qui pourra être, dans le même temps, avocat de la cause de Dieu devant les hommes, et de la cause des hommes devant Dieu: Jésus.

Jésus seul pouvait l'être, parce qu'en étant dans le même temps vraiment Dieu et vraiment homme, il va pouvoir assumer, et il continue d'assumer, un rôle de médiateur:

- En plaidant la cause de Dieu devant les hommes, il ne cessera de leur révéler le grand dessein d'amour de son Père, nous offrant de partager sa propre vie, sa vie divine, et son propre bonheur.
- Et en plaidant la cause des hommes devant son Père, il ne cesse de lui rappeler inlassablement les difficultés rencontrées par les hommes dans leur marche tâtonnante vers son royaume; je veux parler de toutes ces difficultés inhérentes à notre constitution, à notre condition humaine: les doutes, la lassitude, les souffrances, et toutes ces tempêtes qui soufflent dans notre coeur, que nous appelons les passions, et qui menacent d'éteindre la petite flamme vacillante de l'espérance.

Pour devenir notre médiateur, nous dit Saint Paul, Jésus, ne tenant pas compte de sa condition divine, a revêtu notre nature humaine. Il s'est fait en tout l'un d'entre nous, excepté le péché. Il n'a même pas pris une apparence d'homme, comme le diront plus tard certains, mais il a fait l'expérience de la condition humaine, de la naissance à la mort.

En Jésus nous avons donc infiniment plus qu'un intermédiaire ou qu'un avocat; nous avons un médiateur parfait, parce qu'il répond aux deux exigences fondamentales de ce rôle.

La première, c'est d'être pleinement solidaire devant Dieu, non seulement de la destinée de toutes les générations humaines, à travers le temps, mais aussi de tout l'homme, c'est à dire de tout ce qui constitue son humanité, y compris, nous le verrons, les passions.

La deuxième exigence, pour être médiateur, c'est d'établir un dialogue permanent entre Dieu et l'homme, en se substituant aux intermédiaires occasionnels comme l'étaient les prophètes de l'Ancien Testament.

Voyons donc la première exigence: une solidarité voulue et vécue par Jésus avec ce qui constitue notre humanité toute entière.

Il ne suffit pas de dire que Jésus a connu la faim, et la soif, comme dans le désert de Samarie ("donne-moi à boire"). Il ne suffit pas de dire que Jésus a connu la fatigue: qu'il s'est endormi dans la barque de Pierre. Il ne suffit pas de dire qu'il s'est volontairement soumis à toutes les lois et aux usages de son temps, notamment de payer l'impôt à César. Ou encore qu'il a travaillé de ses mains pour gagner sa vie, et celle sans doute de sa mère.

Il faut aller plus loin, et affirmer que Jésus, dans le mystère de son incarnation, s'est rendu **solidaire de tous les sentiments et de toutes les passions** qui agitent le coeur de l'homme:

Il a connu l'impatience devant la lenteur de ses disciples à entrer dans l'intelligence de sa parole. Il a connu la colère devant le spectacle du Temple transformé en caverne de voleurs. Il a injurié gravement Pierre, un jour, en lui disant "arrière de moi Satan", une des pires injures de l'époque. Et l'évangile nous le montre à plusieurs reprises ému de compassion devant les infirmes, devant une mère accablée par la mort de son enfant. Il a pleuré à la mort de son ami Lazare. Il a connu l'angoisse de la solitude, au jardin des oliviers, devant ses apôtres qui se sont endormis. (Si les disciples avaient été des femmes, elles ne se seraient sans doute pas endormies comme les hommes, parce qu'elles ont davantage l'habitude de veiller près des enfants et près des mourants). Mais il a connu aussi les sentiments de l'amour, de la tendresse, de l'amitié. Il a aimé sa mère d'un amour quasi-charnel, lui, la chair de sa chair. Il a manifesté sa tendresse à des enfants, les prenant sur ses genoux, les embrassant. Il a tissé des liens d'amitié avec des hommes, il avait même dit-on une préférence pour Jean, mais aussi avec des femmes: Marie-Madeleine, Marie, Marthe.

Cette solidarité, affirmée par Saint Paul, jusque dans les passions, étonne parfois les chrétiens: parce qu'ils pensent, à tort, que le péché se situe dans les passions.

Le péché n'est pas dans la passion: il est dans **le désordre de la passion**, comme nous allons le voir.

L'homme tout entier est un être de passion. Dès sa naissance, vous le savez, le petit enfant est mené par une passion qui le rend parfaitement égocentrique. Il devient même agressif vis à vis de son entourage, pour assurer par instinct sa survie. Par la suite nous pouvons prendre conscience, plus ou moins progressivement, que l'une des grandes difficultés de notre vie, c'est la reconnaissance et la maîtrise de ces passions qui nous habitent; car dans le cas contraire, c'est elles qui nous dominent. Nous pouvons connaître l'esclavage de la sensualité, de l'argent, de l'ambition; sans insister sur toutes les formes d'obsession qui habitent nos esprits.

J'ai trouvé un jour chez un philosophe une définition très éclairante: "*Les vertus ne sont que des passions ordonnées, et les vices des passions désordonnées*". J'aime beaucoup cette définition.

Mais **comment maîtriser nos passions?** Comment garder notre liberté devant leurs exigences, agissant parfois en nous avec un poids d'irrationalité qui fait quelles débordent notre raison, notre bonne volonté. Je pense à l'image d'un torrent, qui fait céder tous les barrages. Comment passer d'une vie instinctive à une vie plus humaine, plus responsable de ses actes? En un mot, comment changer en nous le plomb en or?

Nous avons une réponse dans un dialogue rapporté par Saint Jean entre Jésus et un homme appelé Nicodème. Ce dernier était venu de nuit - il avait peur du qu'en dira-t-on - pour l'interroger. Nous ne savons pas trop les questions qu'il a posées à Jésus; par contre nous savons qu'il a été profondément dérouté par sa réponse. "Nicodème, il te faut renaître, naître une deuxième fois, renaître de l'esprit". Sur le moment Nicodème n'a rien compris. "Car tout ce qui est chair est chair, tout ce qui est esprit est esprit". L'homme est nécessairement gouverné par la chair, c'est à dire ses passions, tant qu'il n'est pas passé par la deuxième naissance, ou plus exactement par une deuxième gestation douloureuse, qui n'est plus le fait de sa mère, mais notre affaire à nous, et au cours de laquelle nous essayons de renaître. Et cela dure toute notre vie; cela se fait à l'aide de l'Esprit.

J'ai bien dit "essayer", car nous n'arrivons jamais à la maîtrise complète de nos passions. "Je n'arrive pas à faire le bien que je voudrais faire, et je fais le mal que je ne voudrais pas faire":

heureusement que Paul a fait cet aveu, parce que cela nous rassure un peu sur ce qui se passe en nous.

Cette **deuxième gestation** ne s'opère pas par la négation ou le mépris des passions en nous, mais par notre ouverture à cet esprit, cette force qui nous permet de les canaliser, et de nous arracher au déterminisme aveugle de nos impulsions. C'est ainsi que nous accédons à un niveau supérieur d'être, à un nouvel espace intérieur de liberté, bref, à réaliser notre vocation d'homme, qui est de devenir un être responsable.

Cet esprit qui a habité Jésus tout au long de sa vie, cet esprit porte un nom: c'est la passion de l'amour, seule capable d'unifier nos vies, en maîtrisant, en harmonisant, toutes les autres passions. Et c'est cette passion d'amour qui a permis à Jésus de maîtriser et d'harmoniser parfaitement toutes les passions humaines qui ont traversé son cœur d'homme comme elles traversent le nôtre. Cette passion, elle a sa source en Dieu, et c'est ainsi que Jésus est venu révéler la passion de Dieu pour l'homme, la passion d'un amour qui le porte à tout partager avec nous, jusqu'à sa nature divine.

Mais dans le même temps, et c'est là que Jésus est bien notre médiateur, il est celui qui ne cesse de faire monter vers Dieu la réponse de l'homme, de tous les hommes, dans le temps et dans l'espace, à cet amour de Dieu. En réponse à la passion de Dieu pour l'homme, Jésus seul peut dire la passion de l'homme pour son père. Et seul le Fils peut l'exprimer de façon parfaite en notre nom. Et il le fait en offrant de façon incessante, en notre nom à tous, sa louange, sa prière, son action de grâce: "Père, je te rends grâce de ce que tu as permis aux petits de te connaître" dira-t-il un jour.

Il est difficile d'exprimer avec des mots cette solidarité de Jésus avec nous. Car quand nous parlons de solidarité, c'est à dire cette possibilité d'agir au nom des autres, et pour eux, par exemple en défendant les droits de l'homme, nous ne pouvons le faire que **dans un temps limité, et dans un espace restreint**. Ou alors, il faut qu'un événement survienne, qui ébranle un peu notre espace vital, pour que cet espace s'élargisse.

J'ai éprouvé pour la première fois le sentiment d'une solidarité pouvant dépasser toutes les barrières ethniques, sociales, et même religieuses, à l'occasion d'un séisme tragique, au Maroc à Agadir en 1967 où je me trouvais. L'onde de choc de ce séisme - 30000 morts - avait provoqué une autre onde, celle du cœur: il s'est manifesté durant quelques jours une solidarité rompant toutes les barrières ethniques ou religieuses. La solidarité était redécouverte comme une grande joie de la vie humaine. Et je m'étais dit: est-ce qu'il ne faudrait pas de temps en temps des séismes, pour permettre aux hommes de redécouvrir cette loi de la solidarité? Je pense aussi à cette conférence, l'autre jour, de Xavier Emmanuelli, qui est à l'origine de Médecins Sans Frontières: c'est un titre très évocateur, "sans frontières".

Je vais vous lire maintenant une page de Maurice Zundel, que beaucoup connaissent, écrite à propos d'ossements dans une jarre éventrée (..) . Elle me semble résumer tout ce que je viens d'évoquer devant vous pour essayer de comprendre comment Jésus seul peut être notre unique médiateur dans le temps et dans l'espace.

"C'est alors que surgit en moi une question: quel lien y a-t-il entre l'être humain dans les ossements reposent ici depuis 5000 ans, et moi-même? N'y a-t-il entre nous qu'un rapport de succession biologique? Appartenons-nous à une même histoire? Sommes-nous compris dans un même dessein qui rend toutes les générations solidaires? Ne sommes-nous qu'une espèce zoologique parmi d'autres? Ou sommes-nous appelés à constituer tous ensemble, au-delà de l'espace et du temps, une unité permanente fondée sur l'unité inviolable de la personne humaine? Mais pour cela il faudrait que chacun puisse vivre la vie des autres, dans toutes les générations passées et à venir, comme la sienne propre. Qui en est capable?

Il me vint à l'esprit que le deuxième Adam, Jésus-Christ, pouvait y satisfaire: parce qu'il n'était pas seulement le maillon d'une chaîne, mais qu'il pouvait tenir toute la chaîne humaine dans une continuité vivante. Seul il pouvait se rendre contemporain de toutes les générations, en les embrassant dans un amour plus fort que la mort."

Ainsi Jésus, depuis sa résurrection, demeure solidaire de tout l'homme et de tous les hommes dans le temps et dans l'espace.

Mais comment, à quel moment s'exerce son rôle de médiateur?

Je crois qu'un des vrais buts de mon entretien avec vous ce matin, c'est non seulement de vous faire partager ma conviction de Jésus comme médiateur, mais c'est aussi peut-être de vous faire mieux découvrir la place de la prière, la place des sacrements, qui vont permettre à Jésus d'exercer son rôle de médiateur. On a dit que Dieu avait voulu avoir besoin des hommes; eh bien de même je dirais que **Jésus a besoin de notre prière et des sacrements** qu'il nous a donnés, parce que ce sont les moments où nous lui permettons d'exercer son rôle de médiateur. Voilà pourquoi le temps de la prière n'est jamais perdu, au contraire, c'est du temps gagné.

Je vais donc vous dire un mot sur la **prière**, et ensuite sur les **sacrements**.

"Père **nous te prions par ton fils** Jésus-Christ notre Seigneur": c'est par son fils que nous faisons monter vers Dieu notre prière, pour qu'elle devienne sa prière, et qu'elle soit parfaite. Comment en effet, pauvre petit atome noyé dans l'immensité du cosmos, comment est-ce que je peux m'adresser directement à Dieu? Je n'ai pas un portable... C'est Saint Paul qui nous dit: rassurez-vous, quand vous priez, c'est l'Esprit Saint qui gémit en vous, et c'est lui seul qui nous permet de dire Abba, c'est à dire Père.

Les disciples voyaient souvent Jésus s'éloigner seul dans un endroit désert. Cela les intriguait. Alors un jour ils lui posèrent la question: - Qu'est-ce que tu fais quand tu pars ainsi seul? - Je prie mon père. Je prends le temps d'accorder ma volonté à celle de mon père. Et vous aussi, quand vous priez, dites: Père, que ta volonté soit faite, et non la mienne.

Le premier souci de notre médiateur, dans ce temps de prière, sera donc de *nous faire connaître la volonté de son père*. Nous avons bien dans l'Evangile l'expression de sa volonté, mais l'Evangile ne répond pas à l'avance à toutes les particularités de notre existence, de notre cheminement vers Dieu. Aussi nous avons tous besoin de ce temps de prière, de ce temps d'écoute, pour connaître sa volonté, et y ajuster la nôtre. Cela, personne ne peut le faire à notre place.

Mais dans ce temps de prière, notre médiateur a un autre souci, celui de faire monter vers Dieu son père, en notre nom, tous les cris des hommes. Vous avez le livre des psaumes: qu'est-ce que c'est que les psaumes, les 150 psaumes? Eh bien on peut dire que c'est l'inventaire de tous les cris des hommes qui montent continuellement vers Dieu: aussi bien des cris d'action de grâce que des cris de souffrance, que des cris de désespoir. Et voilà pourquoi quand les religieux récitent ce que l'on appelle l'office divin, en récitant les psaumes, c'est pour *faire monter régulièrement devant Dieu tous les cris des hommes*, qui sont repris par le Christ.

Même si Jésus n'a jamais été dominé par les passions humaines, il a été témoin des ravages qu'elles pouvaient apporter dans le cœur de l'homme. Il les a en quelque sorte touchées du doigt, aussi sûrement qu'il a touché les plaies des lépreux, ou toutes les infirmités qui abîment le corps de l'homme. Il a pu mesurer l'ambition d'Hérode, qui l'a poussé à faire décapiter Jean-Baptiste; il a été témoin de l'aveuglement des pharisiens qui l'accusaient d'être l'ennemi de Dieu et le serviteur de Satan; il a mesuré le pouvoir de l'argent corrompeur, entre les mains de Judas; il a connu la lâcheté de ses disciples, l'abandonnant à l'heure de l'épreuve; enfin il a pu vérifier à quel point une foule pouvait être manipulée, et dans une sorte d'hystérie collective crier "Crucifiez-le!", alors que la veille elle acclamait triomphalement Jésus pour le faire roi.

En vous disant cela, je ne peux m'empêcher de rappeler un épisode qui m'a profondément marqué, qui s'est passé en Afrique; j'étais au Zaïre à l'époque. Cet événement s'est passé au Rwanda. Vous savez peut-être que ce pays était considéré comme la perle des pays évangélisés: 80 % de baptisés, un record. Et voilà que soudain de façon imprévisible une véritable hystérie collective a poussé des hommes appartenant à une même famille chrétienne à s'entre-tuer sauvagement. Ce fut une guerre fratricide, sur deux plans: sur un plan ethnique, et sur le plan de la foi. Un évêque africain a pu dire: en eux la voix du sang a été plus forte que l'eau du baptême. Et ce fut l'occasion pour nous tous d'une prise de conscience concernant le problème de l'évangélisation: il ne s'agit pas seulement d'évangéliser un homme, mais une civilisation toute entière, et cela peut demander des siècles.

Mais revenons à Jésus, notre médiateur. **J'essaie parfois d'imaginer sa plaidoirie devant son Père**, pour défendre la cause des hommes; je vais le faire à partir de cinq épisodes de l'évangile.

- *la multiplication des pains*: ce jour là, le Christ avait eu pitié d'une foule de cinq mille hommes - sans compter les femmes et les enfants, précise l'évangile - qui n'avaient rien mangé de toute la journée. Alors j'entends Jésus dire à son Père, en notre nom à tous, et en pensant à toutes ces famines, à tout ce qui se passe sur la terre: "Père, comment veux-tu que nous écoutions ta parole quand on a le ventre creux? Il y a des seuils de misère qui ferment le coeur. On écoute quand même mieux quand le ventre est plein, et qu'on n'est pas écrasé par les soucis d'ordre matériel. Alors, sois plus généreux, à travers ta création pour l'homme."

- *la tempête apaisée*: "Père, quand il y a une catastrophe, un tremblement de terre, une inondation, une éruption volcanique, comment veux-tu que le coeur des hommes ne soit pas serré par la peur et l'angoisse et qu'ils disent «Mais que fait Dieu de sa puissance, pour maîtriser la nature? Pourquoi demeure-t-il indifférent devant ces catastrophes?» Et ils ne comprennent pas ton silence".

- *la veuve de Naïm*: "Quand une mère perd son enfant, comprends-tu, Père, le cri de révolte qui monte de son coeur vers toi, qui te fais toi-même donner le nom de père? J'ai pu moi-même mesurer l'angoisse de Marie ma mère quand elle m'a perdu trois jours à Jérusalem, et sa douleur quand j'ai été cloué sur une croix. Alors comprends, et mets dans leur coeur cette paix que le monde ne peut pas leur donner."

- *Nul ne peut servir deux maîtres, Dieu et l'argent* "Mais Père, quand un père de famille a la hantise de perdre son travail, de nourrir sa famille, quand il a la hantise de l'avenir, pour le temps de sa retraite, comprends-tu qu'il cède à la tentation de remplir son coffre-fort, de ne pas tout partager? Et de ne pas avoir assez de foi pour s'en remettre, comme les oiseaux, à ta seule providence."

- *Marie-Madeleine*: "Père, est-ce que tu vois bien dans le coeur de femmes comme Marie-Madeleine, la solitude de leur coeur; elles ont peut-être rêvé de mari, de foyer, d'enfant, et voilà qu'elles ont été peut-être trompées, déçues dans leur quête d'amour. Tu te souviens de la Samaritaine? Elle en était à son septième mari; comprends-tu que c'est toi qu'elle cherchait? Le visage de ton amour (..) la fuyait en quelque sorte (..) dans le coeur défigurés des hommes qu'elle rencontrait."

Voilà quelques unes des plaidoiries que notre médiateur fait monter vers son Père sans cesse, en notre nom.

J'en arrive au deuxième lieu de médiation: les **sacrements**. Je n'en retiendrai qu'un seul ce matin, le **sacrement de l'eucharistie**.

Nous allons voir comment Jésus, à travers ce sacrement, est notre médiateur. Je vais prendre le déroulement de la messe, en m'arrêtant aux moments les plus essentiels.

A chaque messe n'oublions pas qu'elle est célébrée pour le salut de tous les hommes: ce n'est pas notre messe. Parce que le Christ est à la fois victime et prêtre, et qu'il s'est offert une fois pour toutes pour le salut de toute l'humanité, nous dit l'épître aux Hébreux.

Alors, *au début de la célébration*, quand nous commençons par demander à Dieu son pardon, est-ce que vous pensez seulement à vos pauvres petits péchés, ou est-ce que vous pensez à ce moment là que vous êtes solidaire du péché du monde, comme le Christ; est-ce que vous demandez pardon au nom de tous les hommes? Et le Christ fait monter notre demande de pardon; et parce qu'il est notre médiateur, il répond, au nom de Dieu par le pardon qu'il nous donne. "Père, pardonne-leur". Le prêtre vous donne le pardon de Dieu à chaque messe.

L'écoute de sa parole: à ce moment là, Jésus se fait le médiateur de son Père. Il rappelle aux hommes, à travers son enseignement, sa volonté, et essentiellement bien sûr son commandement d'amour.

L'offertoire : Jésus recueille tous les appels, tous les cris, tous les gestes d'amour, de partage, de gratitude, qui montent du coeur des hommes, et il les présente à son père. Il se fait vraiment là notre médiateur devant son père.

La consécration: il est là en tant que médiateur d'une nouvelle alliance entre Dieu et les hommes, nous dit l'épître aux Hébreux. Et pour cela il s'est offert librement, une fois pour

toutes, pour le péché du monde. Et depuis ce jour, sa croix, comme un arbre, comme un pont, est plantée entre la terre et le ciel.

J'ai fait un dessin, là, pour bien préciser les choses: la croix est entourée comme d'une montagne; ce sont toutes les générations humaines qui se succèdent, qui montent de la terre vers le ciel, et qui peuvent bénéficier ainsi de la médiation de la croix du Christ.

Communion: Dieu répond par le don de son fils, qui nous divinise, pour faire de nous ses fils et ses filles. Dieu se donne à nous à travers le corps de son fils.

Jésus est bien l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, nous dit Saint Paul. Pourtant, nous entendons souvent parler d'hommes ou de femmes auxquels on donne le nom de médiateur, ou de médiatrice. Et en tout premier lieu, **Marie**, à qui certains voudraient que l'Eglise donne officiellement ce titre: Marie, médiatrice de toute grâce.

Je tiens d'un de mes frères dominicains qui était expert au concile Vatican 2, qu'il y a eu une discussion à ce sujet - il était présent - quand on élaborait le document intitulé Lumen Gentium pour préciser la nature de l'Eglise. Plusieurs évêques firent remarquer que, quelle que soit la place si éminente soit-elle de Marie auprès de son fils, il ne fallait pas garder ce titre de médiatrice de toute grâce, dans la mesure où il prêtait à une certaine ambiguïté. Alors on modifia le texte, qui devint le suivant:

"La bienheureuse Vierge Marie est invoquée dans l'Eglise sous les titres d'avocate, d'auxiliaire, de secourable, de médiatrice, tout cela étant entendu de telle sorte que nulle dérogation, nulle addition, n'en résulte quant à la dignité et à l'efficacité de l'unique médiateur, le Christ."

Mais l'unique médiation du rédempteur n'exclut pas, mais suscite au contraire, une **coopération** variée de la part des créatures. Et cette coopération trouve il est vrai une place privilégiée dans le cœur de Marie notre mère. Et c'est dans le même sens que nous invoquons les saints et les saintes, pour obtenir des grâces plus précises. Le rôle de Marie me fait penser au rôle de la mère de famille, quand, dans certaines circonstances, les enfants lui demandent d'intervenir auprès du Père; pourquoi? sans doute parce qu'elle trouvera, mieux que nous, les arguments qui sauront convaincre le Père qui, pour ne pas perdre la face, dira finalement à la mère: "bon, bon, écoute, fais ce que tu veux". C'est bien ce qui s'est passé le jour des noces de Cana.

En ces temps de Carême il est bon de se rappeler que, dans le monde, **ce sont tous les chrétiens qui sont appelés à tenir**, chacun à notre place bien sûr, **cette fonction de médiateur**; c'est à dire de réconciliateur, d'artisan de paix entre les hommes. Le monde manque de médiateurs, il manque de lieux de médiation. On l'a souvent dit: dans les quartiers déshérités, le choc entre les générations vient de ce qu'il n'y a pas de lieux de médiation. Autrefois il y avait les patronages, beaucoup de choses, et ils ont disparu.

La place des chrétiens devrait être là où il y a des lignes de fracture, des guerres, dans le monde. Et je voudrais conclure sur deux exemples, actuels:

Il y a quelques semaines, nous avons vécu dans l'angoisse de voir un nouveau conflit éclater avec l'Irak. Sans vouloir faire de politique, et pour simplifier les choses, disons que les chances de paix se trouvaient bloquées par l'attitude de deux pays, commandée par l'orgueil. Aucun des deux ne voulait perdre la face. Et il eut un homme, Kofi Annan, qui eut le courage de faire prévaloir la sagesse de la parole sur l'irrationalité des armes; il a préféré le langage du cœur à celui des armes. Ce qui m'a frappé, c'est la réponse qu'il a faite à un journaliste qui lui demandait comment il s'était préparé à cette mission; et le journaliste eut la surprise d'entendre Kofi lui répondre:

"J'ai beaucoup prié; je crois à la puissance de la prière". Kofi est un croyant musulman; je pense qu'il a été un médiateur selon le cœur de Dieu.

Et voici un autre exemple de médiateur: il s'agit de l'un de mes frères dominicains avec qui j'étais très lié: Pierre Claverie, évêque d'Oran, assassiné il y a un an. Un mois avant il était ici, à Paris; à ceux qui lui demandaient pourquoi il restait en Algérie malgré les risques dont il était très conscient, Pierre Claverie répondait:

"Pourquoi je reste? A cause de ce Christ crucifié; à cause de personne d'autre. Nous n'avons aucun intérêt à sauver. Nous ne sommes pas poussés par je ne sais quelle perversion masochiste ou suicidaire, mais nous sommes là comme au chevet d'un frère malade, en silence, en lui tenant la main; à cause de Jésus, parce que c'est lui qui souffre dans cette violence qui n'épargne personne. La place des chrétiens est là où l'humanité est brisée. Nous sommes sur les fractures du monde, pour la réconciliation. Telle est la place de l'Eglise. Si elle n'est pas là, elle manque gravement à son devoir."

Je pense que mon frère Pierre Claverie a été lui aussi un médiateur selon le coeur de Dieu.

Voilà donc ma première conviction, qui me pousse à suivre Jésus: Jésus seul médiateur de la cause de Dieu devant les hommes, et de la cause des hommes devant son père.

N'ayez pas peur, j'ai vaincu le mal

Vous devinez bien en lisant le titre de ce deuxième entretien, que j'aborde un sujet redoutable. En effet, si l'Evangile nous apporte la preuve, à travers le témoignage des apôtres, que Jésus était capable de vaincre le mal, il n'en reste pas moins que le mal demeure tragiquement sur la terre, et que cela peut conduire beaucoup d'hommes à ne pas ajouter foi à cette affirmation de Jésus. Nous savons que c'est la première cause de l'incroyance.

Qui peut nier l'existence du mal? Il est en moi, et il est hors de moi. Et de plus je suis appelé à naître et à grandir dans un monde où règne la loi de la mort, une mort dont j'ignore le jour et l'heure, ce qui ajoute à mon angoisse.

Parvenu à un certain degré de réflexion, l'homme n'a cessé de se poser trois questions:

- D'où vient le mal? Qui est responsable?
- Pourquoi Dieu, s'il est tout puissant, laisse-t-il le mal exercer sa domination dans sa création et dans le coeur de l'homme?
- Comment, si Dieu est amour, l'amour absolu, justifier l'existence d'un mal éternel, l'enfer?

Questions redoutables, devant lesquelles les plus grands théologiens ont balbutié quelques hypothèses, dont aucune n'a pleinement satisfait l'intelligence de l'homme.

Dernièrement, à Radio Notre-Dame, un débat avait été proposé sur le mal. Un prêtre théologien était présent pour animer le débat et répondre aux questions éventuelles; je n'aurais pas voulu être à sa place. Sa position était claire: il affirmait que l'Evangile n'apportait pas de réponse au mystère du mal. Alors une auditrice en colère l'appela au téléphone, et... l'engueula proprement, il n'y a pas d'autre terme, en lui disant: *"Alors, pourquoi faites-vous une émission sur ce problème, si vous êtes incapable de nous apporter une réponse? A quoi servez-vous? A quoi sert l'Eglise? Vous me décevez profondément, et vous me faites perdre mon temps."* Et elle raccrocha brusquement. C'est peut-être ce qui m'attend, au terme de notre entretien, car moi-même je n'ai pas toutes les réponses aux questions que sans doute vous vous posez.

Je prends quand même le risque de vous proposer quelques réflexions personnelles concernant le mystère du mal, en espérant qu'elles vous aideront à donner votre confiance à Jésus-Christ malgré le mal que vous éprouvez.

Dans un premier temps, nous essaierons de cerner **l'origine** du mal; ensuite la réalité de ce que nous appelons le mal; dans un troisième temps, à la lumière du comportement de Jésus face au mal nous verrons comment nous pouvons y puiser un encouragement pour, à sa suite et avec lui, continuer le combat contre le mal; enfin je vous livrerai quelques réflexions personnelles concernant le ministère de réconciliation que j'exerce ici, un ministère qui m'encourage à vous dire: "N'ayez pas peur; avec Jésus nous pouvons vaincre le mal."

Il n'y a aucun mystère comparable à celui du mal. Il existe sous une double forme: celle des souffrances causées par les forces naturelles y compris la mort, et celle causée par la méchanceté de l'homme. Le mal est en soi inexplicable, il est absurde, parce qu'il n'a pas de finalité. A la suite de la mort de son jeune frère, le poète Marie-Noël, traumatisée par sa

disparition, écrivait: *"Serai-je consolée un jour de mes colères contre la mort? J'ai beau lire, apprendre, penser et croire tout le bien qu'on peut me dire d'elle, la mort m'a toujours trouvée hurlante à la face du ciel."* Et Dostoïevski, dans les frères Karamazov, faisait dire à Ivan: *"Je ne parle pas de la souffrance des adultes; ceux-là ont mangé la pomme, et que le diable les emporte. Mais les enfants? Les souffrances et la mort d'un enfant innocent?"*

En parlant des adultes, Dostoïevski faisait allusion à l'explication traditionnelle, qu'il avait reçue, faisant du péché originel la première cause de la souffrance et de la mort. Mais la longue histoire des êtres vivants, mieux connue aujourd'hui, ne permet évidemment plus de maintenir l'explication qui rendait Adam et Eve responsables de la maladie, de la souffrance, de la mort, et d'une terre maudite qui nous oblige à travailler pour vivre. L'avantage de cette doctrine, c'est qu'elle permettait de justifier Dieu par avance, et d'expliquer que le mal était entré dans le monde par la seule faute de l'homme: à l'origine l'homme avait été créé bon et parfait, mais à cause de sa désobéissance tout va désormais mal sur la terre. Voilà ce que rapporte le livre de la Genèse.

Mais en fait la Bible nous décrit pas moins de quatre chutes aussi graves que le premier péché d'Adam et d'Eve. Après celui consommé au Paradis, il y eut le fratricide commis par Caïn sur son frère Abel: et des pères de l'Eglise ont pensé que c'était là le premier péché originel. Ensuite il y a eu la corruption des contemporains de Noé, et enfin le péché d'orgueil commis par les constructeurs de la tour de Babel.

Soulignons aussi que la Genèse n'emploie jamais le terme de péché héréditaire, et que l'évangile ne met jamais dans la bouche du Christ le mot "péché originel"; il a même affirmé un jour à ses disciples que les enfants n'héritent jamais des fautes de leurs parents, à l'occasion de la guérison d'un aveugle de naissance: "Ni lui, ni ses parents ne sont responsables de son infirmité" dit-il en réponse à la question des disciples qui ce jour-là ne comprirent pas, tellement ils baignaient dans la mentalité qui laissait croire que tout malheur était la conséquence d'un péché.

Cette doctrine d'un péché originel, héréditaire, trouve son origine dans l'oeuvre théologique de Saint Augustin au 4^e siècle. La base de cette théorie est radicalement contestée aujourd'hui. En deux mots, Saint Augustin pensait que le péché originel se transmettait à travers l'acte sexuel. Pourquoi? Parce que c'était un acte purement animal, irrationnel, un acte où l'esprit n'avait plus de part. Et c'est de là qu'est venue l'habitude de baptiser les enfants dès leur naissance. Dans la liturgie baptismale d'aujourd'hui l'Eglise est très discrète sur l'évocation et la nature du péché originel.

Notre connaissance de la genèse de l'homme nous renvoie plutôt à l'intuition de Saint Irénée qui, au 2^e siècle, a écrit qu'Adam et Eve étaient comme de petits enfants, dont la conscience n'était donc pas encore très éveillée, et qui commirent le premier péché par inadvertance et non pas par malice. Et jamais l'Eglise n'a condamné Saint Irénée pour cette affirmation.

Vous me direz que Saint Paul affirme que le péché est entré dans le monde par la faute du premier Adam; mais c'est le même Saint Paul qui nous dit qu'avant la loi donnée par Dieu à Moïse il n'y avait pas de péché. De plus Saint Paul prend quelques libertés, il faut bien le reconnaître, avec le livre de la Genèse, car c'est bien un couple, et pas seulement Adam, qui a péché, et que même Eve l'a précédé.

Ce que le livre de la Genèse veut nous dire avant tout c'est que, là où il y a l'homme, il y a du péché. Il nous révèle aussi que plus les hommes ont disposé de liberté, et plus ils ont été capables de bien et de mal. Enfin ce livre met en relief notre responsabilité personnelle, en ce sens que, par ma faute, je peux ajouter un surcroît de mal dans le monde. Quand une âme s'élève, elle élève le monde entier; quand une âme s'abaisse, elle abaisse le monde entier.

Pour expliquer notre plus ou moins grande complicité avec le mal, j'emploie parfois cette image: quand je jette un petit caillou dans un étang, cela provoque une onde qui traverse tout l'étang et qui frappe la rive d'en face. Eh bien de même chacun de nos actes, si petit soit-il, bon ou mauvais, ont une répercussion dans l'humanité toute entière.

Mais la question demeure: pourquoi l'homme a-t-il été poussé à user si mal de sa liberté? Le livre de la Genèse nous offre la figure du tentateur sous la forme d'un serpent; cela laisse donc supposer que l'esprit du mal pré-existait à l'arrivée de l'homme et de la femme, et cela confirme bien que ce n'est pas le péché originel qui est à l'origine de l'existence du mal. Ajoutons que le

livre de la Genèse prophétisait que le mal serait un jour définitivement vaincu: «Alors Dieu dit au serpent: "Pourquoi as-tu fait cela - c'est à dire pourquoi as-tu tenté Adam et Eve; maudit sois-tu; je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ton lignage et le sien, et il t'écrasera la tête ». Ce lignage, venu de la femme, c'est déjà l'annonce de Marie, et de son enfant, Jésus, vainqueur du mal.

L'origine première du mal demeure donc pour nous un mystère.

Essayons maintenant de cerner **quelques aspects du mal** dans la réalité de notre vie quotidienne. Je le ferai à partir de deux éclairages successifs. Le premier nous permettra de mieux discerner les deux sources du mal, **en moi** et **hors de moi**. Le deuxième nous permettra de mieux discerner le mal comme un *manque d'amour*: le désert du mal, c'est le désert de l'amour.

Je vous disais lundi que les vertus sont des passions ordonnées, et que les vices sont des passions désordonnées. Cela est dû à des pulsions venues du plus profond de moi-même, et que j'ai beaucoup de mal à maîtriser. Elles appellent trouble et désordre dans ma vie, surtout quand elles sont inattendues. Je vais prendre quelques exemples.

La jalousie: elle est capable de mordre le cœur, dit le langage populaire. Cela commence très tôt: voyez l'enfant, jaloux de l'arrivée d'un petit frère ou d'une petite sœur; cela peut aller très loin: j'ai connu un bébé qui avait été défiguré par son frère. Si l'on en croit la Genèse, cela commence aussi très tôt; rappelez-vous l'histoire de Sarah: Sarah était stérile, elle ne pouvait pas donner d'enfant à Abraham; alors un jour elle avait donc conduit elle-même dans le lit d'Abraham une esclave nommée Agar - c'était une coutume courante à l'époque. Agar donne un fils à Abraham, Ismaël. Mais par la suite Sarah eut un enfant, Isaac. Quand elle s'aperçut qu'Abraham partageait son affection avec les deux enfants, elle ressentit une telle jalousie qu'elle exigea d'Abraham de renvoyer dans le désert Ismaël et sa mère. Comme quoi la jalousie peut nous conduire à des actes injustes et cruels.

Les pulsions de *violence*: qui n'a pas connu, un jour, monter en lui une violence pouvant aller jusqu'à des idées de meurtre; et on est les premiers surpris de cette poussée de violence. Cela se vérifie encore plus dans les actes de violence collective comme les révolutions ou les guerres, même religieuses. J'ai fait la guerre, avant d'être religieux dominicain. Et c'est là que j'ai pu vérifier cet entraînement irrationnel, qui peut conduire à des actes de barbarie, qui non seulement ne donnent pas mauvaise conscience, mais qui apparaissent comme licites. Pour casser des processus de violence, on est parfois obligé de prendre de terribles décisions, c'est ce que l'on appelle le moindre mal. Et vous savez que l'Eglise elle-même a longtemps parlé de "guerre juste".

Les pulsions *sexuelles*: la lecture des journaux est suffisante pour nous rappeler les conséquences dramatiques des perversions sexuelles. C'est peut-être là que l'on découvre ce que peut être le mal gratuit, et le plaisir sadique recherché par certains dans ces aberrations. Et les hommes souvent n'ont qu'une seule explication: "J'ai été poussé par une impulsion irrésistible".

Il nous arrive tous d'être parfois dominé par une obsession qui balaie tous les barrages de notre volonté et de la raison.

Devant ce constat du mal en moi, je peux me poser une question: n'y a-t-il pas comme une fatalité qui me rend irresponsable? Que répondre? Si je dis qu'un être est totalement irresponsable, c'est qu'il n'est plus libre, et à ce moment là il n'est plus un homme. Ce qui reste un secret aux yeux des hommes, mais pas aux yeux de Dieu, c'est dans quelle mesure il n'est pas lui-même responsable de l'état de démence où il est parvenu. Mais celui qui n'a jamais pu exercer sa liberté, le nouveau-né, le handicapé grave, que répondre? Je pense que, même s'il n'a pas pu exercer sa liberté, il demeure l'enfant de Dieu, car avec la vie il a reçu, dès sa naissance, l'image de Dieu en lui; c'est un enfant de Dieu.

Voyons maintenant le mal qui a sa source **hors de moi**, ce mal qui fait naître en moi un sentiment d'injustice, parce que je ne me sens pas responsable.

Il y a d'abord le malheur innocent, si je peux parler ainsi: comme dans le cas d'un séisme. Je vous parlais lundi du tremblement de terre d'Agadir, et je revois encore cette femme qui recherchait, dans les ruines de sa maison complètement aplatie, une photo, un souvenir, une

trace de l'existence de ses sept enfants et de son mari. Parce que, dans la minute qui avait précédé le tremblement de terre, elle était partie chercher quelque chose chez une voisine. Et je l'entendais qui murmurait: "Mais qu'est-ce que j'ai fait à Dieu? Qu'est-ce que j'ai fait à Dieu?" Il faut mesurer l'ampleur de son drame.

Mais il y a aussi tous ces malheurs où l'homme a sa part de responsabilité, mais qu'il préfère rejeter sur la fatalité, ou Dieu. Je pense au chômage, qui plonge tant de foyers dans l'angoisse de l'insécurité, et qui dévoile aussi, dans le même temps, l'égoïsme et le manque de solidarité, parfois chez les plus proches parents ou amis. Et toutes ces guerres, ces expulsions, ces barrières ethniques, sociales, religieuses, qui divisent et dressent les hommes entre eux. La question se pose alors: mais qui est responsable? La fatalité? les autres? Dieu?

Ce que je peux répondre d'abord c'est que très peu d'hommes acceptent de se sentir responsables. C'est toujours l'autre, c'est d'abord l'autre; même si nous entendons depuis quelque temps des déclarations de repentance.

Voyons le deuxième éclairage: **le mal dans la lumière de l'amour.**

Le désert du mal peut être un désert d'amour. Cette expression m'a été suggérée par un de mes frères dominicains qui était aumônier de prison. Il visitait un garçon de 20 ans qui, conduisant en état d'ébriété, avait tué, accidentellement bien sûr, le mari et l'enfant unique d'une femme qui se trouvait désormais seule. Au cours du procès, mon frère s'approche d'elle pour lui demander d'être indulgente dans sa déposition. "Je visite souvent ce garçon lui dit-il, et je vous assure qu'il est plein de remords et très malheureux." Et cette femme de lui répondre: "Il a bien de la chance, mon père; car moi, personne n'est venu me visiter: je ne suis que la victime, je n'intéresse plus personne." Mon frère dominicain m'a dit: "J'ai reçu ceci comme un coup de poing dans l'estomac". L'un et l'autre étaient dans le désert: le premier à cause de son remords, et l'autre à cause de sa solitude. Tous les deux étaient en manque d'amour. Le mal est toujours un manque d'amour.

On peut mal s'aimer soi-même, on peut mal aimer les autres, et on peut mal aimer Dieu.

On peut mal s'aimer soi-même: parce que, se comparant avec d'autres, on devient envieux, aigri, et on n'arrive pas à s'accepter tels que nous sommes, avec nos limites, nos défauts, nos faiblesses. On ne s'aime pas quand nous laissons grandir en nous des sentiments de culpabilité, le plus souvent exagérés, stériles, mais qui tarissent en nous tout élan de joie, de vie, de paix. On ne s'aime pas quand nous laissons la rancune ou la haine envahir notre coeur, ce qui nous fait poser sur ceux qui nous entourent un regard dur, sans indulgence, et finalement qui nous isole des autres. Bref on n'en finit pas d'être soi-même cause de sa souffrance et d'un repli sur soi, qui peut aller, vous le savez, jusqu'au suicide.

Mal aimer les autres: il y a l'amour possessif, qui croit que nous savons mieux que les autres ce qui convient à leur bonheur; c'est ne pas respecter leur liberté de choix quand ils manifestent des orientations que nous n'avons pas rêvées pour eux; c'est trop les protéger, sous prétexte de les préserver des difficultés de la vie.

Je me souviens d'une scène vécue à l'hôpital de Garches, dans un service de rééducation. Un jeune garçon, dans la salle d'exercices, était tombé de son fauteuil. Le kiné responsable de cet enfant restait impassible, alors que l'enfant le suppliait de l'aider à remonter dans son fauteuil: "Non, lui dit-il, tu te relèveras tout seul". Les supplications de l'enfant n'y firent rien, et je m'apprêtais à aider ce garçon, qui n'arrivait pas à émouvoir le coeur de ce kiné, sans doute endurci par sa profession pensais-je, quand soudain j'ai vu ce garçon s'accrocher à son fauteuil, se rétablir, et s'asseoir dans ce fauteuil; alors il se tourna vers le moniteur avec un grand sourire, et il lui dit: "Tu vois, j'y suis arrivé tout seul!"

Mal aimer les autres, c'est enfin les tromper, à travers toutes les formes de séduction dont nous sommes capables, pour ne pas rester seuls dans les chemins d'évasion: la boisson, la drogue, la sexualité, dans lesquels nous sommes tombés pour fuir la réalité, tout en sachant que ce sont autant d'impasses.

Mal aimer Dieu: c'est d'abord voir en lui un juge, un Dieu punisseur; c'est lui mettre sur le dos tous les malheurs qui surviennent dans notre vie; c'est gémir devant lui, avec toute une liste de revendications, sans penser à lui rendre grâce pour tout ce que nous avons reçu, et d'abord la

vie, cette vie qui jaillira un jour en vie éternelle. Et bien sûr la plus grande blessure que nous pouvons faire à Dieu, c'est de ne plus croire en sa bonté, en son pardon sa miséricorde, c'est mettre des limites à la puissance de son amour. C'est peut-être cela, le péché contre l'esprit.

Jusqu'à maintenant, nous n'avons fait qu'évoquer l'existence du mal. Face à ce mystère, aucune religion n'a apporté de réponse satisfaisante; qu'en est-il de la foi chrétienne?

Le prêtre qui répondait à son auditrice en colère "Excusez-moi, mais je n'ai pas de réponse" avait raison pour ce qui est de l'origine du mal, nous l'avons dit. Pour autant, il n'avait pas tout dit: l'évangile ouvre comme **une brèche sur une immense espérance**. Et cette espérance, je la puise dans le comportement de Jésus durant sa vie face au mal.

Non seulement Jésus ne s'est jamais rendu complice du mal, mais il a combattu le mal, et même il a vaincu le mal suprême, la mort. "O mort, où est ta victoire" s'écriera Saint Paul en évoquant la résurrection de Jésus.

C'est vrai, Jésus n'a pas supprimé le mal, en nous, ou dans le monde, mais il l'a vaincu. Comme s'il était conscient de ne pouvoir donner une explication capable d'éclairer ses disciples sur l'existence de ce mystère du mal, Jésus a multiplié les occasions pour leur dire: "N'ayez pas peur! Je suis avec vous! Je ne vous abandonnerai jamais." La première fois, c'est un jour où la tempête menaçait de faire couler la barque de Pierre. "Pourquoi avez-vous peur, leur dit-il, hommes de peu de foi, puisque je suis avec vous". La dernière fois, c'est la veille de sa mort, quand les apôtres étaient plongés dans la tristesse et le désespoir, à cause de l'annonce de la nouvelle de sa mort: "N'ayez pas peur, leur dit-il, j'ai vaincu le mal" ... et même la mort, car il ressusciterait le 3^e jour.

Jésus a tenu sa promesse, cette promesse qu'il avait faite à ses apôtres de ne jamais les abandonner. Il leur a envoyé son esprit. Alors qu'ils se tenaient, morts de peur, enfermés dans la maison où ils avaient pris leur dernier repas avec Jésus, Pierre, habité par une force inconnue, après la Pentecôte, sortit le premier, pour annoncer avec une telle fougue la bonne nouvelle de la résurrection de Jésus que la foule pensa qu'il était ivre.

Jésus ce jour là nous a donné la force de lutter, à notre tour, contre le mal, avec la certitude qu'un jour il sera définitivement vaincu. C'est là ma conviction profonde, à la suite d'innombrables hommes et femmes qui ont suivi Jésus.

J'ai en moi la force, non seulement de faire reculer le mal en moi et dans le monde, mais aussi de ne pas ajouter par ma faute un surcroît de mal dans le monde; ce qui ne veut pas dire bien sûr que j'y arrive. "Je n'arrive pas à faire le bien que je voudrais faire, et je fais le mal que je ne voudrais pas faire".

Je vais vous rapporter deux faits de ma vie qui m'ont éclairé sur ce que Jésus attendait de moi.

Le premier, c'est pendant la guerre. Je me trouvais sur une position, face à l'ennemi; entre nous il y avait une petite vallée, et dans cette petite vallée il y avait trois fermes. Les allemands ont tiré à la mitrailleuse sur la première ferme, et le feu a pris; c'était dans la nuit. A la lumière de cet incendie on a vu tous les habitants quitter rapidement leur ferme en flammes et se réfugier dans la seconde; et puis la deuxième ferme elle aussi a été incendiée, et les deux familles sont parties dans la troisième ferme. Cette nuit là, j'ai compris l'absurdité de la guerre; et je me suis dit qu'il fallait des hommes, des artisans de paix.

Le deuxième événement qui m'a frappé, parmi d'autres, bien sûr, c'est plus tard, dans mon ministère. Je connaissais une famille qui avait trois jeunes enfants. Depuis quelque temps je sentais une tension dans le couple, et les enfants étaient tristes et nerveux. L'explication me fut donnée un soir. Ce jeune ménage, le jour de leur mariage ou avant, s'était promis de respecter la liberté de l'autre quel que soit son comportement: c'était vers 1968. Depuis quelques semaines, l'épouse rentrait tard le soir, et n'avait pas caché la raison de ses absences: elle avait depuis quelque temps une relation extra-conjugale, qui disait-elle l'enrichissait beaucoup; donc pourquoi s'en priver. "J'ai la liberté de choisir ce qui peut m'épanouir, me dit-elle; la liberté c'est le plus grand don de Dieu. Qu'en pensez-vous?" Et moi, pensant à ces enfants que je voyais souffrir, je lui répondis: "C'est vrai, oui; mais je mets une limite à ma liberté: je crois que je n'ai jamais le droit de faire

souffrir quelqu'un par ma faute". Quelques jours plus tard je recevais un mot d'elle; quatre mots: "Vous avez raison, merci".

C'est maintenant dans cette lumière de l'amour que nous allons regarder **le comportement de Jésus face au mal**, tel que nous le rapporte l'évangile.

Et d'abord, devant toutes les formes du mal, Jésus manifestait une immense compassion. Qu'est-ce que c'est que la compassion? C'est bien plus que l'indulgence ou la pitié. Car dans l'indulgence et la pitié, il demeure toujours comme une certaine distance entre celui qui donne et celui qui reçoit. Compatir, c'est bien plus que se laisser émouvoir un temps, le temps d'un geste, d'aumône, ou d'une bonne parole. Compatir, c'est s'engager à partager, non pas le péché de l'autre, mais sa souffrance, tant que j'en ai le temps et la force.

Nous avons évoqué la compassion de Jésus pour ceux qui avaient faim dans le désert, ou encore son émotion devant la douleur d'une mère qui avait perdu son fils unique.

Mais vous me direz que notre compassion ne pourra pas opérer un miracle comme ce fut le cas avec Jésus. Il y avait une mère qui ramenait de Lourdes son enfant gravement handicapé. Et elle me disait: "Comme mon mari et mes autres enfants vont être déçus: ils ont tant espéré la guérison de leur petit frère Pierre." J'avais accompagné la mère et son enfant jusque chez elle, en pensant amortir cette déception par ma présence; or quand ils virent que Pierre n'était pas guéri, j'entendis l'aîné des enfants dire: "Tu sais Maman, on s'est dit que si Pierre n'était pas guéri, c'est lui qu'on aimerait le plus, et toujours." Les vrais miracles, ce sont ceux du coeur, et ils sont invisibles.

Un jour un groupe de pharisiens jette aux pieds de Jésus une femme surprise en flagrant délit d'adultère. La loi de Moïse exigeait que cette femme fut lapidée. Que va faire Jésus? Appliquer la loi considérée comme la volonté de Dieu? Ou va-t-il se dérober, et dans ce cas aller contre la volonté de Dieu: c'est ce qu'attendent les pharisiens qui lui tendent un piège. Devant cette femme pleine de honte et sans défense, Jésus compatit. Il comprend qu'elle n'a sans doute pas su maîtriser en elle un besoin de tendresse, et qu'elle s'est donnée à un homme, qui aujourd'hui la laisse seule. Jésus sait qu'aux yeux de Dieu un être blessé par son péché demeure toujours plus grand que son péché. Alors il pose sur elle un regard qui ne la juge pas, qui ne la condamne pas, qui ne l'écrase pas, mais qui la recrée de l'intérieur. Un regard qui lui dit: "Relève-toi et va, je te fais toujours confiance".

Compatir, ce n'est pas aider l'autre à se résigner, et à accepter son péché ou son mal, mais c'est l'aider à croire qu'il y a en lui des richesses cachées, celles du coeur, et que ce sont les seules qui ont du prix aux yeux de Dieu. L'homme est toujours plus grand que son péché.

Chacun de nous peut s'interroger: nos regards sont-ils porteurs d'un mépris qui écrase, ou d'une compassion qui donne une nouvelle chance à notre frère ou à notre soeur?

Jésus a subi le mal, non seulement du fait de ses ennemis, mais même du fait de ses amis. Quelle a été son attitude vis à vis d'eux? Elle a été le refus de l'amertume, de la violence, et même de la justice. Prenons le cas de Judas et de Pierre: deux amis qui l'ont également trahi. Jusqu'au bout, jusqu'à son arrestation, Jésus donnera à Judas le titre d'ami: "Judas, mon ami, c'est par un baiser que tu livres le fils de l'homme?"

Le vrai drame de Judas, ce n'est pas sa trahison, le vrai drame c'est qu'il se soit tué: parce qu'il n'a pas su entendre la voix de la miséricorde, qui l'aurait sorti du désert du remords où il s'était enfermé. Je sais bien qu'on cite la parole de Jésus "il fallait que le fils de l'homme soit livré", pour nous dire: "mais, que pouvait la miséricorde de Dieu, puisque la trahison de Judas était nécessaire pour notre salut?"

Ce n'est pas en ce sens qu'il faut interpréter la parole de Jésus; dans le livre de la Genèse, nous avons plusieurs récits où des pécheurs ont été, d'une certaine façon, nécessaires à l'histoire du salut de l'humanité: Caïn et Abel, Isaac et Ismaël, Joseph et ses frères. Chaque fois nous voyons que Dieu ne les maudit pas, mais au contraire les bénit: si quelqu'un touche à Caïn, on le vengera sept fois dit Dieu; et il mit un signe sur lui afin que personne ne le frappât. Dieu n'a jamais dit son dernier mot. Et c'est aussi en ce sens que l'on peut interpréter la parabole du père et des deux fils: est-ce que l'on ne peut pas dire qu'il était nécessaire que le fils plus jeune connaisse le désordre de sa vie, pour découvrir le vrai visage de son père, celui

de la miséricorde? Et même est-ce que le fils aîné lui-même ne pourra sortir de la conception de la justice humaine dans laquelle il était enfermé que grâce au comportement de son père, qui manifeste sa miséricorde pour son jeune frère? Dieu seul peut faire surgir un bien, même du mal; avec Dieu, tout est grâce.

Ecoutez cette parabole; cela va vous reposer un peu. Un roi avait reçu en cadeau un magnifique diamant. Il le confie au meilleur spécialiste pour le tailler et le mettre en valeur; ce dernier le confie lui-même à son meilleur apprenti; mais malheureusement il fait un geste de trop, et le diamant est rayé. Alors désespéré il va trouver son maître qui lui dit: donne-moi ce diamant; et ne sois pas désespéré. Le lendemain il apporte le diamant au roi, qui s'extasie: c'est une magnifique rose, portée par une branche; la rayure était devenue la branche de la rose. Avec Dieu, tout est grâce.

Et Pierre! Avant de le trahir, Pierre a eu un sursaut pour défendre son ami, il a tiré son épée. Mais Jésus refuse toute forme de violence; la seule arme qu'il utilisera jusqu'au bout, c'est celle de l'amour; même si elle met du temps à changer nos coeurs de pierre. "Pierre m'aimes-tu?" Avant sa résurrection, Jésus lui avait laissé entendre qu'il serait plus tard le patron de son église; mais, après sa trahison, Pierre devait se dire: c'est fichu, il va en choisir un autre. "Pierre m'aimes-tu?" Pas l'ombre d'une remontrance! Rien n'a changé dans le coeur de Jésus, qui continue de lui accorder la même confiance. "Tu seras le rocher sur lequel je bâtirai mon église". S'il y en a un qui a dû être surpris, c'est Pierre. Contrairement à Judas, Pierre a reconnu dans le désert de son coeur la voix de l'amour qui chasse toute idée non seulement de vengeance mais même d'amertume. Jésus tente de désarmer les coeurs par le refus de la vengeance, en opposant sa douceur; il va plus loin encore: il va jusqu'à casser le processus infernal de la violence en demandant pardon à Dieu pour le péché du monde, c'est à dire le péché de tous les hommes. Saint Paul dira que, par son pardon, il a fait comme une brèche dans ce mur de la haine qui divisait les hommes, permettant ainsi leur réconciliation.

Mais alors, diront certains, si tout est pardonné, que devient la justice? Le mal ne sera-t-il jamais puni? Car s'il n'y a plus de justice, il n'y a plus d'enfer! Et c'est la porte ouverte à tous les abus...

Je ne vais pas vous donner ma réponse, mais celle de Thérèse de l'enfant Jésus. Une soeur de son Carmel défendait avec fougue la cause de la justice de Dieu, alors que Thérèse défendait le visage de sa miséricorde. Un peu excédée, à la fin, Thérèse lui dit: "Ma soeur, si vous tenez à la justice, gardez-la; moi je pense que même la justice sera enrobée par sa miséricorde."

Quand j'ai dit tout à l'heure que Jésus refusait même la justice, je voulais dire que par son pardon Jésus nous a dévoilé que l'amour de Dieu pour les hommes a des ressources infinies que nous n'avons pas le droit de limiter par avance.

Il me reste à parler du comportement de Jésus face au mal qu'il a connu à travers sa passion. Si, comme l'a écrit Saint Paul, la souffrance et la mort ont pour cause le péché, alors quelle injustice infinie à l'égard du Christ, puisqu'il était absolument innocent de tout péché. Deux personnes seulement ont eu l'intelligence de son innocence: Marie, sa mère, et un criminel, cloué à sa droite. Deux extrêmes qui, tout deux, firent l'expérience de sa miséricorde: Marie, par une grâce prévenante, et le second par une grâce venant de son aveu: l'aveu de son péché.

Pour approcher le mystère du mal auquel Jésus a été affronté, je vais terminer par trois réponses.

D'abord il faut en finir avec une théologie qui laissait croire qu'en toute justice divine Dieu exigeait une victime divine, qui ne pouvait être que son fils, pour expier le péché des autres. Dieu n'a jamais voulu les souffrances et la mort de son fils; lui-même l'a affirmé: "Ma vie, personne ne la prend, mais c'est librement, c'est par amour que je donne ma vie pour le salut du monde."

La deuxième, c'est qu'il est vain de vouloir comparer les souffrances physiques de Jésus avec celles subies par des hommes, dans des conditions peut-être plus atroces encore que celles du crucifiement; mais ce qu'aucun mot ne pourra jamais exprimer, c'est la dimension abyssale, vertigineuse de la solitude et de l'angoisse dans laquelle Jésus a été plongé pour assumer le

péché du monde, le poids du péché de toutes les générations humaines. Bien qu'innocent Jésus a dû traverser d'un bout à l'autre le désert du mal, lui le seul à n'avoir aucune compromission avec lui. Ce jour-là se sont rencontrés en lui les deux extrêmes du mal et de l'amour. Et c'est parce qu'en lui l'amour a été plus fort que le mal, qu'en chacun de nous peut reflourir aujourd'hui le désert de l'amour.

Ma troisième réflexion sera plus étonnante: nous pouvons affirmer que non seulement Dieu n'aime pas nos souffrances, mais qu'il est, lui, la première victime du mal. Pourquoi? Parce qu'il y a toujours en chacun de nous la présence cachée de Dieu, nous qui sommes faits à son image. Chaque fois que nous blessons une conscience, que nous débauchons un cœur trop naïf, et d'abord celui des enfants, c'est Dieu lui-même qui est atteint. C'est le visage de Dieu qui en est défiguré. Cela, seule sans doute la mère d'un enfant handicapé peut le comprendre. Car le mal de son enfant l'atteint plus qu'un autre, même plus que le père, car il est la chair de sa chair. Et c'est ainsi que Dieu a souffert en son fils Jésus, et qu'il continue de souffrir en chacun de nous.

Ecoutez le témoignage bouleversant rapporté par Elie Wiesel, un rescapé du camp d'extermination d'Auschwitz. Je crois qu'aucun texte n'a exprimé avec autant de vérité et d'émotion la présence d'un Dieu première victime du mystère du mal.

A la suite d'une évasion, le chef du camp avait décidé de faire un exemple. Il choisit trois juifs, dont un adolescent de 12 ans; ils sont condamnés à être pendus devant tout le camp rassemblé. Je laisse la parole à Elie Wiesel:

"Les trois furent introduits en même temps dans les noeuds coulants. "Vive la liberté" crièrent les deux adultes. Le petit, lui, se taisait. Les chaises basculèrent. Les deux hommes moururent rapidement. Mais l'agonie de l'enfant dura une demi-heure parce que le noeud coulant était trop large. 'Où est Dieu, où est-il?' cria une voix derrière moi. Comme l'enfant se débattait encore, j'entendis le même homme 'Mais, où donc est Dieu?' Et je sentis une voix répondre en moi: où est-il? Il est ici, devant toi, pendu au gibet."

Vous pensez peut-être que, jusqu'ici, je n'ai pas apporté de réponse au mystère du mal. Vous avez raison. Ce que je peux seulement maintenant faire devant vous, c'est vous dire comment j'assume personnellement ce mystère du mal, dans ma vie de foi. Je vais le faire en vous livrant quelques réflexions nées de ce ministère de la réconciliation que j'exerce, pour aider ceux qui viennent demander le secours du Seigneur à lutter contre le mal en eux et autour d'eux.

Le confessionnal n'est pas un tribunal, et le prêtre n'est pas un juge; il n'est pas non plus un guérisseur, un sorcier blanc, comme on appelait autrefois les missionnaires. Nous sommes les hommes de la miséricorde, les témoins de la miséricorde de Dieu; nous ne sommes jamais des juges. C'est pourquoi l'accueil de celui qui se reconnaît pécheur est si important. Si nous nous présentons comme des juges, et si nous commençons par leur rappeler la loi, les principes, ils auront le sentiment que leur démarche est celle d'un coupable qui doit être sanctionné: mais alors, où est l'amour? Mais si nous leur montrons le visage d'un père qui attend le retour de son enfant, ils se mettront plus librement, et peut-être plus joyeusement, en route pour le retrouver.

Dieu ne s'étonne jamais de nos faiblesses et de nos chutes: c'est lui qui nous a faits; il connaît nos limites. Il sait que, sur cette terre, nous sommes et nous restons jusqu'au bout des apprentis. Je n'ai jamais fini d'apprendre; jamais fini d'apprendre à prier, à espérer et à aimer. Pour expliquer cela, je prends une image qui vous est familière: quand un enfant commence à se tenir sur ses petites jambes, sa mère le tient debout devant elle et l'encourage à s'élancer vers quelqu'un d'autre qui se trouve à quelques mètres et qui lui tend les bras; et elle lui dit: "va le rejoindre". L'enfant fait cinq ou six pas, et il tombe sur ses petites fesses; quel est le regard que pose la mère sur son enfant à cet instant? Elle l'attrape? Non. Elle s'étonne? Non. Elle l'encourage. Allez, relève-toi, et vas, tu peux. Et même s'il tombe mille fois, elle ne cesse de poser sur lui le même regard d'amour. C'est le même regard que Dieu pose sur nous qui cheminons en tâtonnant jusqu'à lui. Et nous avons droit aux chutes, comme le pianiste fait des fausses notes avant d'acquérir la maîtrise du clavier. Nous sommes des apprentis.

Nous sommes tous des blessés de la vie. Jésus s'est présenté comme un médecin, et il nous rejoint toujours là où nous avons mal, quelle que soit la gravité du mal. "Je suis venu pour qu'aucun de ceux que tu m'as confiés, père, ne soit perdu." Vous savez, c'est une grâce, dans notre ministère, de découvrir comment Dieu peut rejoindre un de ses enfants quel que soit son

enlèvement dans le mal. J'ai entendu un jour une danseuse de l'un des plus célèbres cabarets de Paris me raconter comment Dieu l'avait saisie, véritablement harcelée sur la scène où elle dansait, jusqu'à ce qu'elle lui dise oui. Nous ne devons jamais laisser croire à quelqu'un que sa vie est un échec. 'Je ne vauds rien', 'je suis nulle', 'je ne suis qu'un ver de terre', me disent certains. C'est faux! Il y a toujours une part de moi-même qui est infiniment précieuse aux yeux de Dieu; c'est le reflet de son image en moi; nous avons toujours une place dans sa création et dans son cœur.

Si vous avez vu le film de Fellini "La Strada", il y a un passage très émouvant; Gelsomina est une fille de quinze ans, qui a été vendue par sa mère à un artiste ambulancier, une brute nommée Zampano. Il est en prison et Gelsomina, écoeuvée par cet homme qui ne lui donne aucune place dans sa vie et encore moins dans son cœur, est désespérée, et veut partir, et elle rencontre un autre artiste un peu fou, qui lui livre comme le secret de son bonheur. Voici le dialogue:

"Qu'est-ce que je fais au monde? Je n'existe pour personne, je ne veux plus vivre, je veux mourir." - "Mais, Gelsomina, toutes les choses qui existent savent qu'elles servent à quelque chose. Un caillou par exemple..." - "Lequel?" - "Mais n'importe lequel, tiens, celui-là". - "Et à quoi sert-il?" - "Ca, je ne le sais pas; si j'étais le bon Dieu, je pourrais; mais il sert à quelque chose, parce que, si ce caillou ne servait à rien, même les étoiles ne serviraient rien. Toi aussi tu sers à quelque chose."

Le lendemain, quand Zampano sortit de prison, Gelsomina était là. - "Pourquoi es-tu restée?" lui demanda-t-il. Elle regarda le petit caillou qu'elle serrait dans sa main, et elle posa sur lui un regard plein d'espoir.

Mais quand je me trouve devant l'aveu de souffrances ou de situations dramatiques, alors là il m'arrive d'écouter de toute mon âme, tout en disant à Dieu: "Mais Seigneur, qu'est-ce que tu veux que je lui dise?" Et parfois, j'entends comme sa voix qui me dit: "Ceci n'est plus ton affaire; c'est la mienne. Toi, donne-lui seulement la paix." Pas ma paix, mais celle de Dieu.

Et que dit-elle, cette paix de Dieu, à ceux qui sont écrasés ou révoltés par la souffrance? Ecoutez cette page de Bernanos que j'ai bien relus cent fois, et qui m'émeut toujours autant.

"Il y a quelque part en ce monde, en ce moment, une maman qui cache pour la dernière fois son visage au creux d'une petite poitrine qui ne battra plus, une mère près de son enfant mort, qui offre à Dieu le gémissement d'une résignation exténuée. Comme si la voix qui a jeté le soleil dans l'espace ainsi qu'une main jette le grain, la voix qui fait trembler les mondes, venait de lui murmurer doucement à l'oreille: "Pardonne-moi. Un jour, tu sauras; un jour tu comprendras et me rendras grâce; mais maintenant, ce que j'attends de toi, c'est ton pardon. Pardonne-moi".

Cette femme harassée se trouvait au cœur du mystère, au cœur de la création, dans le secret même de Dieu. Elle devenait elle-même, selon Saint Paul, un autre Christ; bref, elle était une sainte.

Ma conviction profonde, vous l'avez sans doute perçue: Dieu est amour, et parce qu'il ne peut être qu'amour, le dernier mot sera à la miséricorde. C'est elle qui a vaincu le mal. Et quel que soit notre mal, nous avons toujours une place dans le cœur de Dieu. Il y a dans son cœur un petit caillou blanc sur lequel est gravé notre nom, nous dit l'Apocalypse.

La mort et l'au-delà

Pourquoi faire confiance à Jésus? Parce qu'il est le seul médiateur qui épouse pleinement la cause de Dieu et la cause des hommes. Parce qu'il est le seul qui puisse vaincre en nous le mal qui nous défigure et nous empêche d'atteindre notre pleine stature d'enfants de Dieu.

Mais après? Après ma mort, qu'en sera-t-il? Après le mystère du mal, **que dire du mystère de la mort et de l'au-delà?** La réponse à cette question n'est pas moins difficile et redoutable que celle posée par le problème du mal. Et encore une fois, même si mes réflexions s'appuient sur l'évangile, elles voudraient rester devant vous le témoignage de mes convictions personnelles parmi bien des hypothèses proposées par les théologiens.

Une question m'a été posée hier: "Vous parlez des théologiens et pas de l'Eglise; or l'Eglise a une position, une réponse." Eh bien non! L'Eglise n'a pas de réponse à toutes les questions. L'origine de l'homme? Hier, à propos du péché originel, nous avons vu qu'il y a plusieurs positions. Nous le verrons aussi à propos de l'enfer. Et je prends un grand théologien comme Saint Thomas d'Aquin: l'Eglise pendant plusieurs siècles lui a donné comme une sorte de préférence dans sa démarche vers Dieu, mais l'Eglise n'a jamais dit: "c'est la seule démarche". L'Eglise est respectueuse des recherches et des hypothèses émises devant certaines questions par les théologiens. C'est clair?

Nous allons progresser en trois étapes. D'abord nous allons nous interroger sur le mystère de la mort. Où se situe le seuil que nous appelons la mort? Ensuite nous parlerons du jugement, ce qui nous amènera, bien sûr, à parler de l'enfer et du purgatoire; et du ciel: ce sera ma troisième étape. Nous parlerons du bonheur auprès de Dieu, plus exactement en Dieu. Ce sera je l'espère, plus réjouissant quand même que l'évocation de l'enfer.

Où se situe le vrai seuil de la mort? J'écarte bien sûr l'aspect purement scientifique de ce que l'on peut appeler le constat de la mort, du fait qu'un corps ne possède plus ce principe de vie qui coordonnait ses cellules organiques.

Ceux qui connaissent Maurice Zundel reconnaîtront qu'une partie de mes réflexions ont été inspirées par un de ses livres "Vie, mort et résurrection".

Nous allons d'emblée situer le problème de la mort par une citation de Saint Augustin, qui va radicalement modifier la perspective dans laquelle nous l'envisageons habituellement:

"Le jour où tu diras 'j'ai assez aimé', et que tu t'arrêteras d'aimer, ce jour là tu seras comme mort." Pourquoi? Parce que vivre et aimer, c'est une même chose; autrement dit mon coeur, pour ne pas cesser de battre, a besoin de la respiration de l'amour. **Le vrai problème n'est donc pas de savoir si nous vivrons après la mort, mais de savoir si nous sommes en vie avant la mort.**

"Demeurez dans mon amour", nous dit Jésus, et vous vivrez. Il s'agit moins de connaître le lieu où nous serons après la mort, même si nous levons les yeux vers le ciel, comme les apôtres après l'Ascension, que de comprendre que **l'au-delà est déjà au dedans de nous**, si nous avons su demeurer dans l'amour.

Aussi, plutôt que de dire "quel immense mystère que la mort", il vaut mieux dire "quel immense mystère que la vie". Que faisons-nous de notre vie, que savons-nous de la vie des autres, même de nos plus intimes? Leurs pensées les plus secrètes nous échappent toujours. Et c'est au soir de la vie que nous prenons conscience de ce que notre vie aurait pu avoir de plus prodigieux, de plus créateur, et que nous éprouvons le regret de choses inaccomplies. Et c'est quand un être cher a disparu que l'on prend conscience de tout l'amour qu'on aurait pu lui donner ou partager avec lui; mais il est trop tard.

J'ai connu un jour un ménage très uni; c'était en Afrique. La femme avait négligé de prendre la dose de Nivaquine, le produit qui permet de lutter contre le palu. Un jour elle a eu une bonne crise de palu; et son mari, la quittant le soir parce qu'ils avaient une invitation à laquelle ils auraient dû se rendre tous les deux, lui dit: "c'est bien fait pour toi, cela te fera une leçon; mais à son retour il découvrit qu'elle était tombée dans un coma diabétique provoqué par le palu, dont elle n'est jamais sortie. Cette petite phrase, cette dernière phrase sur laquelle il est resté, a provoqué en lui un remords qui l'a conduit en quelques mois à se laisser mourir de faim: à cause d'une parole.

Toutes les difficultés pour connaître l'autre - mari, femme, enfant, proche - en dépassant ce que j'appellerai l'épaisseur du corps, pour atteindre le sens de leur vie, eh bien tout cela resurgit devant la mort d'un être cher. Et c'est cela qui me fait dire que le problème n'est pas de savoir si nous vivrons après la mort, mais si nous sommes bien vivants avant la mort.

Vous avez peut-être remarqué que le jour de la célébration des Cendres, le prêtre, dans la plupart des églises, remplace la formule "tu es poussière et tu retourneras en poussière" par une autre formule "Crois en Jésus-Christ et tu vivras". La première formule est en effet une vision extrêmement primitive de la mort, qui ne correspond pas à la réalité profonde: la mort

physique ne représente pas tout l'événement de cette mort. Car justement notre vocation profonde sur cette terre, c'est de nous humaniser, de nous diviniser, c'est à dire de laisser jaillir en nous au cours de notre existence des instants d'éternité qui nous laissent pressentir un plus, un au-delà, que nous appelons l'immortalité. Nous avons tous fait un jour ou l'autre l'expérience d'un instant de bonheur, de joie, d'émerveillement, avec le désir que cet instant ne cesse jamais, qu'il dure éternellement. Ce sont ces instants de bonheur ou de joie qui nous font découvrir au plus profond de nous-mêmes l'existence d'une source, révélant une capacité de dépassement toujours prête à jaillir dans le temps et l'espace. La parole de Jésus à la Samaritaine qui venait puiser de l'eau dans son puits prend là tout son sens: "Je mettrai en toi une source d'eau vive jaillissant jusqu'à la vie éternelle." Maurice Zundel, pour dire cela, propose une comparaison très éclairante: la création artistique. "Devant une oeuvre d'art, écrit-il, nous reconnaissons ce moment où l'artiste tout d'un coup a été ravi et comblé; où il s'est comme délivré de lui-même; où il s'est senti au contact d'une source infinie jaillie du plus profond de lui-même. Que ce soit la musique, la peinture, la sculpture la danse, on a le sentiment que l'artiste a su éterniser dans le temps quelque chose qui nous dépasse ou nous dépassera toujours."

C'est Saint Jean qui nous rapporte l'épisode de la Samaritaine. C'est lui aussi qui nous fait entendre le cri de Pierre, alors que Jésus demandait à ses disciples si eux aussi voulaient le quitter, comme d'autres l'avaient fait sans doute ce jour. Alors Pierre de lui dire: "Mais où irions nous? Toi seul a des paroles de vie éternelle." Voilà ce qui avait frappé Pierre. Dans l'évangile de Jean nous trouvons plus de vingt fois cette affirmation d'une promesse de vie éternelle dans la bouche de Jésus. Imaginez le poids de ces quatre mots dans la bouche de Pierre il y a vingt siècles. On ne parlait jamais de bonheur et de vie éternels; jamais. Et voilà que Jésus parle à ces hommes très simples de vie, de bonheur éternels... Le choc que cela a dû produire en eux, même s'ils ne savaient pas, pas plus que nous, quoi mettre derrière ces termes de vie et de bonheur éternels.

Saint Augustin va nous faire franchir un nouveau pas. Il écrit dans le livre de ses confessions: "Seigneur, tu étais dedans, et moi j'étais dehors. Tu étais toujours avec moi, et c'était moi qui n'étais pas avec toi." L'immense majorité des hommes, et peut-être l'immense majorité des croyants, ne le savent pas; parce qu'ils sont toujours tournés vers un faux Dieu, un Dieu extérieur, un Dieu qui contraint et qui fait mourir. Alors que Saint Augustin, lui, rencontrait - dit-il dans une expression admirable - la vie de la vie, la source de la vie.

Cela signifie que le ciel n'est pas "là-bas" ou "là-haut", il est ici. L'au-delà n'est pas derrière les nuages, il est déjà au dedans de nous. Jésus n'a pas dit "Celui qui écoute ma parole *aura*, *possédera*, dans l'au-delà, la vie éternelle; il nous dit: "Celui qui écoute ma parole *a* la vie éternelle. Il est déjà passé de la mort à la vie". Et Saint Jean affirmera plus tard: "Celui qui aime *déjà* la vie éternelle en lui." Nous avons du mal à croire cela.

Alors, à quoi sert notre corps, dans cette perspective? Maurice Zundel répond par cette expression très suggestive: "Le corps peut servir de clavier à l'esprit"; et j'ajouterais: d'amour. Il le peut dans la mesure où il permet à l'esprit de dépasser les pesanteurs de la chair pour des valeurs de liberté et d'émerveillement, d'amour. Ne dit-on pas d'un peintre ou d'un musicien qu'il a des mains de lumière? Et nous pensons à Fra Angelico, nous pensons à Rembrandt, et à combien d'autres. Vous connaissez la réflexion de Saint Exupéry alors qu'il voyageait dans un train. Dans son compartiment il y avait une pauvre paysanne qui fuyait son village - c'était au cours de la guerre d'Espagne - et elle tenait dans ses bras un enfant. "Cet enfant, par la faute des hommes, écrit Saint Exupéry, sera peut-être un petit Mozart assassiné".

La plupart des hommes, malheureusement, se situent et se traînent toute leur vie au niveau biologique. Vous connaissez la formule: "métro, boulot, dodo". Vous-mêmes, quand vous parlez du bonheur ou de la réussite de vos enfants, avez-vous conscience que vous vous situez à l'horizon humain? Oh, vous faites comme la mère des deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, qui avait accroché le Seigneur, harcelé le Seigneur, en lui disant: "Est-ce que vous ne pourriez pas réserver la meilleure place à mes deux fils, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche?" Jésus a bien compris le désir légitime de cette mère de voir ses enfants réussir. Il n'a rien dit; par contre il s'est tourné vers les apôtres. Mais à la mère, il n'a rien dit: il a bien compris; toutes les mères sont pareilles, y compris la mienne.

Mais il arrive aussi que quelque chose se déchire, et qu'au delà des apparences, dans un moment de détresse, de souffrance, de solitude, un être qui pouvait même se trouver tout proche de nous, laisse échapper un cri, un appel, qui révèle une dimension humaine que nous ignorions parce qu'elle était comme masquée par une impossibilité de communication. Un peu, vous savez, comme un volcan, apparemment éteint, et qui laisse soudainement échapper un flot de lave brûlante. Donc n'opposons pas le corps à l'esprit. Notre corps peut devenir le clavier de notre esprit, et faire retentir la richesse de nos émotions et de nos passions.

Il y a des hommes, il y a des femmes, et même des enfants, qui ont donné ce témoignage: en eux la lumière de l'amour était si intense qu'elle transfigurait leur visage. Un jour il faudra que je vous parle de Saint Dominique: c'est un saint merveilleux; ceux qui ont fait son portrait disaient qu'il y avait un tel sourire, une telle joie permanente sur son visage, qu'on avait l'impression qu'il avait une étoile sur le front. Et Saint François, son compagnon - ils ont vécu à la même époque: ses compagnons témoignent que son corps était irradié d'un tel amour qu'il était en harmonie avec tout ce qui était bon chez les hommes, et aussi avec tout ce qui était beau dans la création: même les animaux étaient sensibles au rayonnement qui émanait de lui. Par contre quand il appelait la mort sa soeur, il allait peut-être un peu loin quand même.

Une autre figure beaucoup plus proche de nous, le père Maximilien Kolbe: un franciscain qui un jour avait volontairement pris la place d'un père de famille prisonnier comme lui dans le camp d'extermination d'Auschwitz. Avec douze compagnons de misère, il avait été enfermé dans la cellule de la mort, ainsi dénommée parce qu'on laissait les prisonniers mourir de faim et de soif; c'était atroce, et au bout de trois jours, quand on n'entendait plus leurs gémissements et leurs cris d'agonie, alors les bourreaux ouvraient la porte. Un des bourreaux rapporta lui-même, au cours du procès de canonisation, qu'à leur stupeur il y avait encore un survivant, le Père Kolbe. Son visage était illuminé par un sourire irréel qui les bouleversa. Et cet homme conclut son témoignage en disant: "Je sus ce jour-là que je voyais un saint".

Vous nous avez parlé jusqu'à maintenant de la vie, me direz-vous; mais la **mort**, c'est aussi une réalité. Alors comment la définir?

Quand nous lisons l'évangile, nous pouvons remarquer une chose: Jésus, le plus souvent, ne parle pas de mort, mais de sommeil. Au moment de ressusciter la fille de Jaïre, il dit aux femmes éplorées qui sont là: "ne pleurez pas, elle n'est pas morte, elle dort". Et à ceux qui lui annonçaient la mort de son ami Lazare, il répondit: "Notre ami Lazare dort, mais je vais aller le réveiller". Jésus parle aussi de passage: l'heure est venue pour moi de passer de ce monde à mon père". Passage: comme on franchit le seuil d'une porte. Et dans le même instant, quand on a franchi cette porte, nous contemplons, certains soirs, la beauté d'un ciel illuminé par des milliards d'étoiles.

Un de mes frères dominicains, le Père Sertillanges, un très grand religieux, se trouvait, au soir de sa vie, dans une communauté religieuse qui accueillait des jeunes filles convalescentes. Chaque matin il célébrait la messe et leur disait un mot qu'il écrivait toujours soigneusement. Et un matin, comme il ne descendait pas, les soeurs allèrent frapper à sa porte et finalement le découvrirent mort, étendu sur son lit. Elles trouvèrent un mot sur sa table: "Mes enfants, n'ayez pas peur de la mort: mourir, c'est tomber dans les bras de Dieu." Et il était tombé dans les bras de Dieu quelques instants après avoir écrit cette parole.

Saint Jean nous parle de lumière; d'une lumière venue éclairer les ténèbres du monde. Ecoutez ce très beau texte:

"C'est le soleil qui fait naître les ombres. Et si la mort nous vient comme une ombre, c'est que le lever du jour nous devance. Il n'est pas d'ombre sans lumière. Et si mourir n'était que l'ombre de Dieu? L'ombre de Dieu qui se penche sur moi et me dit: 'viens mon enfant, c'est l'heure'".

A l'heure de sa mort, au terme du calvaire de ses souffrances physiques et de sa nuit de la foi, Thérèse n'a pas dit à ses soeurs éplorées "je vais mourir", elle leur a dit: "je vais vers la vie". Je vais vers cette vie de la vie dont nous parlait Saint Augustin.

Quand Dieu me fera signe, peut-être demain, nous ne savons pas le jour et l'heure, que se passera-t-il?

Il y aura le **jugement**: ce sera ma rencontre avec Dieu; ce sera mon premier face à face avec lui. Attention: nous sommes comme piégés par avance, car tout ce qui parle de jugement, dans le langage humain, a toujours une connotation un peu péjorative: cela évoque un tribunal; derrière le tribunal il y a un juge, et devant le juge, il y a un coupable; et le juge prend le dossier de votre vie, et puis va l'éplucher, et selon le poids de vos fautes, prononce une sentence, définitive: l'enfer, ou le ciel; ajoutons quand même qu'au cas où il existerait des circonstances atténuantes, il y aurait une autre alternative, le purgatoire: on en reparlera.

Citons aussi pour mémoire les limbes: les plus anciens parmi vous ont entendu parler de ce prix de consolation inventé pour les mères dont l'enfant nouveau-né était mort sans avoir été baptisé. Tout jeune prêtre, j'ai encore rencontré une jeune femme en pleine dépression parce que son curé lui avait dit que par sa faute jamais son enfant ne partagerait comme elle le bonheur du ciel. Heureusement on n'en parle plus.

Revenons au jugement: que se passera-t-il dans cette rencontre avec Dieu? Je verrai la vérité de ma vie, dans la lumière de l'amour: la vérité de ce que j'aurai fait, et la vérité de ce que je suis. Ce n'est pas Dieu qui me jugera: c'est nous-mêmes qui nous jugerons dans cette lumière. Je me verrai dans le même temps tel que Dieu m'avait pensé, m'avait rêvé, et tel que je suis devenu, à cause de toutes mes résistances, mes refus à demeurer dans son amour. Je me verrai avec toutes mes ombres, un peu comme l'ivraie qui apparaît à côté du bon grain quand la moisson est mûre. Ensuite je découvrirai la vérité de mes relations avec les autres: car aucun d'entre nous n'est appelé à vivre en solitaire, à faire son salut tout seul: alors je verrai la qualité des relations que j'avais établies avec les autres: en un mot, je découvrirai le poids d'amour que pèse ma vie.

C'est alors que se pose une question dont la réponse peut être dramatique: que deviendront ceux dont la vie n'aura pas le poids suffisant d'amour? Est-ce que je dois croire qu'ils sont destinés à être jetés en **enfer**? Et quand je dis enfer, c'est pour l'éternité.

Que signifie le mot "enfer"? C'est un mot qui veut dire: ce qui est en dessous. La plupart des religions ont en effet placé sous terre le séjour des morts. Dans la Bible c'est le shéol: c'est là que les morts attendaient on ne sait pas trop quoi; ils attendaient. C'est très tardivement que le judaïsme accède à l'idée d'un sort heureux promis, mais seulement aux justes. Précisons que l'article du Credo qui nous dit que Jésus est descendu aux enfers après sa résurrection signifie qu'il est descendu annoncer aux morts depuis des millions d'années, qui attendaient dans le shéol, que la bonne nouvelle était aussi pour eux. Que la porte du royaume était ouverte à tous les hommes.

Dans l'évangile, le mot enfer n'est jamais employé, pas plus d'ailleurs que le mot purgatoire, pour désigner le sort réservé aux pécheurs. A sa place nous avons deux images: les ténèbres extérieures, et le feu éternel. Dans l'évangile de Matthieu on trouve plus de vingt fois ces expressions mises dans la bouche de Jésus; apparemment Matthieu le publicain apparaît un petit peu obsédé quand même par l'idée de l'enfer. Il voulait peut-être régler ses comptes avec les pharisiens qui l'avaient fait souffrir, en les expédiant un peu rapidement au feu éternel. En contraste, il est significatif que Jean n'emploie que trois fois ce mot: par contre il met plus de vingt fois dans la bouche de Jésus l'affirmation de la vie éternelle. Il faut reconnaître que, surtout après la peste noire qui décima l'Europe au XIV^e siècle, et qui avait été perçue comme un châtement de Dieu, l'enseignement religieux a usé et abusé de la damnation éternelle, au point que la vie chrétienne a fini par être conduite davantage par la peur que par l'amour. C'est à cette époque qu'avait été créé le "Dies Irae", jour de colère et de vengeance de Dieu. En 1940 nous avons entendu et on a écrit que la défaite était une punition de Dieu.

Que dit aujourd'hui l'Eglise de l'enfer? Elle affirme l'existence de l'enfer, en s'appuyant essentiellement sur Matthieu chapitre 25, le jugement dernier. Elle précise que l'enfer est caractérisé par la privation éternelle du bonheur offert par le partage de la vie de Dieu, et accessoirement par d'autres souffrances - comme si cela ne suffisait pas.

Le Catéchisme de l'Eglise Catholique, publié en 1992, affirme l'existence de l'enfer et son éternité; il précise que les âmes de ceux qui meurent en état de péché mortel descendent immédiatement après la mort dans les enfers où elles souffrent les peines de l'enfer, le feu

éternel. On peut s'étonner et regretter que les auteurs de ce catéchisme aient gardé au XX^e siècle des termes qui laissent croire que l'enfer est un lieu, où il y a du feu. Les auteurs du catéchisme de France sont beaucoup plus discrets, et ont su éviter cette imagerie un peu primaire: l'enfer disent-ils, est l'aboutissement d'un refus absolu de Dieu.

Je n'irai pas bien sûr à l'encontre de l'enseignement de l'Eglise, d'ailleurs il est certain que Jésus a parlé des ténèbres extérieures et du feu éternel. Je ne me contenterai pas d'une réponse un peu simple - oui l'enfer existe, mais personne ne m'oblige à croire qu'il y aura quelqu'un à rôtir au feu éternel, même pas Judas. Enfin je ne peux aussi me contenter de dire que l'existence de l'enfer n'a qu'une visée pédagogique, comme cela existe dans le domaine de l'éducation: "si tu travailles mal, tu sera privé de cinéma". Il faut aller plus loin, beaucoup plus loin.

La vraie question, qui s'est toujours posée depuis les premiers Pères de l'Eglise, c'est celle-ci: **de quel enfer s'agit-il?** Et c'est là que nous découvrons un silence étonnant de la part des auteurs des catéchismes, qui ne font aucune allusion au débat toujours ouvert, jamais tranché, qui divise les théologiens au sujet de la nature de l'enfer. L'enfer peut-il être éternel? Je vais tenter en quelques minutes de vous résumer ce débat, en espérant qu'il vous apportera finalement plus de sérénité que d'angoisse.

Il y a ceux qui pensent honorer l'évangile en s'appuyant sur le chapitre 25 de Matthieu: le jugement dernier - "allez maudits dans le feu éternel", ou encore qui s'appuient sur la parabole de l'ivraie et du bon grain, l'ivraie étant brûlée après la moisson: ils affirment donc qu'il y aura un règne de haine et de douleur à jamais dressé contre un règne d'amour et de joie, et qu'ils seront séparés par un mur infranchissable: rappelez-vous aussi la parabole du riche et du pauvre Lazare: quand le riche est au fond du shéol, avec la chaleur du feu éternel il a trop chaud, alors il demande à boire quelques gouttes d'eau, et aussi qu'on prévienne ses frères; mais on lui répond "Non, non, le téléphone est coupé, c'est terminé; plus moyen d'avoir des contacts: un mur infranchissable." Il y a des prédicateurs qui autrefois pour frapper les esprits apportaient un cadran avec au centre une aiguille éternellement immobile, et qui séparait le "toujours" du "jamais". Ils affirmaient que ce "jamais" éternel pouvait être la conséquence d'un seul péché mortel précédant une mort subite. Alors il y avait dans l'assemblée des comparses, des gens préparés: il y avait une prédication sur l'enfer, avec des exemples, des images, et le prédicateur disait ensuite "Confessez-vous, confessez-vous", et alors les comparses se précipitaient vers les confessionnaux pour créer le mouvement. (..) (..) et depuis les âmes pieuses en ont ajouté: Staline, Hitler, et puis vous peut-être vos pires ennemis. Ceci est résumé dans la thèse de Saint Augustin dans son livre "La cité de Dieu". Il présente deux cités bâties sur deux amours contraires: l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, et l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi. Et pour lui il y aurait peu d'élus et par contre une masse de damnés. C'est un de ses derniers écrits; il était devenu me semble-t-il un peu pessimiste, mais en fait il faut resituer ce livre dans une querelle contre des hérétiques, ce que l'on a appelé le manichéisme, c'est à dire ceux qui prétendaient que la force du mal était aussi puissante que la force du bien et qu'il y avait un combat entre les deux.

Voyons maintenant une autre conception de la justice divine et de l'enfer, qui s'appuie sur les mêmes textes, et prétend elle aussi honorer l'évangile. Dans cette conception, ce que les théologiens mettent en avant, c'est la miséricorde de Dieu, parce qu'elle est pour eux l'essence même de Dieu: Dieu est amour, il n'est qu'amour. Ils affirment donc que la frontière du bien et du mal ne passe pas entre groupes d'hommes dont les uns seraient, pour l'éternité, condamnés, et les autres seraient, pour l'éternité aussi, au ciel; mais que la frontière passe à l'intérieur du coeur de chaque homme. La damnation ne s'étend pas à la personne entière du pécheur, mais seulement à ce qui, en lui, est demeuré un mal obstiné: autrement dit le même homme est en partie sauvé et en partie condamné; en chacun de nous il y a de l'ivraie et du bon grain; et c'est l'ivraie seule qui sera consumée dans le feu éternel. Ainsi, on n'est pas jugé sur un péché, si grave soit-il, mais sur l'ensemble de notre vie. Or y a-t-il une seule personne qui n'ait pas ouvert un jour son coeur à l'amour? L'inspirateur de cette conception, c'est Saint Ambroise; je dois ajouter qu'il a été suivi par la grande majorité des auteurs spirituels, y compris Saint Jean de la Croix et Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Il refuse l'éternité de la peine de l'enfer à cause de la miséricorde infinie de Dieu.

Ecoutez Sainte Thérèse: "Nous sommes tous des pécheurs; aussi, je ne peux partager cette crainte de la damnation. Jésus ne peut désirer pour nous des souffrances éternelles, parce qu'elles sont inutiles. En lui, même la justice sera enrobée d'amour. J'ai confiance en la miséricorde infinie de Dieu; elle aura le dernier mot." Je ne peux pas faire aujourd'hui de plus longs développements sur ces deux approches de la nature de l'enfer. Cependant, comme vous l'avez peut-être senti, je penche très nettement du côté de l'intuition de Saint Ambroise.

Je vais quand même vous laisser quelques arguments de poids. D'abord, les exégètes, c'est à dire les traducteurs de la Bible, soulignent que les mots grecs "eph'oson" qui précisent la mesure du jugement dans le texte de Matthieu 25 ne doivent pas être traduits par "chaque fois que vous avez manqué à la miséricorde, c'est vis à vis de moi que vous avez manqué d'amour", (donc: au feu éternel!); mais il faut traduire "dans la mesure où vous avez manqué de miséricorde"; et c'est la traduction qu'a retenue la Bible de Jérusalem. Et Saint Thomas d'Aquin affirme d'ailleurs qu'en chaque homme il y a une part, si petite soit elle, qui demeure inaltérablement bonne, et qui donc ne peut être jamais consumée en feu éternel; c'est cette part qui fait que nous avons été créés à l'image de Dieu. Et Saint Paul a écrit: en donnant sa vie, Jésus a tué la haine; désormais c'est le mal seul qui doit être haï, et non le pécheur (Ephésiens 2). Sur le tympan de la cathédrale d'Autun il y a une iconographie du ciel et de l'enfer, et c'est très intéressant: dans l'enfer, les personnes n'ont pas de visage, mais représentent le voleur, l'ivrogne, l'avare.

Deuxième argument: comment comprendre le grand commandement de Dieu "Aimez, même vos ennemis, et vous serez les fils de Dieu qui lui, est bon pour les ingrats et les méchants". Comment Dieu pourrait-il nous demander de pardonner à nos pires ennemis, quand lui ne pardonnerait pas à ses propres enfants? La justice, invoquée par certains pour justifier un enfer éternel, s'oppose de façon insoutenable au mystère d'un Dieu qui par essence, aux dires de toute la révélation, est amour et miséricorde infinis. C'est une question de crédibilité de Dieu. L'amour de Dieu a des ressources infinies, que nous avons la prétention de limiter à l'horizon de notre myopie humaine, alors que nous avons tant de peine à nous élever au dessus d'une justice humaine, combien imparfaite.

Je vous cite pour terminer un texte de l'Apocalypse: "Et voilà que je fais un ciel nouveau et une terre nouvelle; la mort ne sera plus un deuil, et les douleurs ne seront plus. Car le monde ancien s'en est allé." Et Dieu proclamera: "Voici que je fais toutes choses nouvelles, je suis l'alpha et l'oméga". Où est la place de l'enfer dans ce ciel nouveau? Je crois, telle est ma conviction personnelle, qu'en effet le dernier mot sera à la miséricorde.

Disons un mot du **purgatoire**: je ne sais pas trop quoi vous dire. L'Evangile n'en parle pas; il a fallu attendre le concile de Trente pour qu'un concile affirme son existence. Et toute la théologie orthodoxe n'en parle absolument pas. Rappelons cependant que l'Eglise a toujours pensé qu'on pouvait réparer ses fautes dès cette terre en offrant ses souffrances, et en faisant pénitence; malheureusement cela a été gravement dévié de son sens par la création des indulgences: pour réparer les conséquences de ses péchés, on vendait des mois, des années et même des indulgences perpétuelles. Bref ce n'était pas l'amour qui permettait de réparer, mais l'argent. Et ce fut le premier motif de la rupture de Luther avec l'Eglise.

Pour expliquer ce temps de purgatoire, ou si vous préférez, de purification, je vous propose l'image suivante: une jeune fille a été invitée à une grande soirée par le Seigneur du coin; elle se prépare, elle met sa plus belle robe, et se présente toute émue, le soir, à la porte du bal. Mais au dernier moment elle s'aperçoit, ou on lui dit, qu'il y a des taches sur sa robe. Alors elle refuse d'entrer dans la salle de fête. Pourquoi? parce qu'elle craint de ne pas être à l'aise, d'être un trouble-fête, d'avoir peut-être des réflexions à cause de sa robe. Elle préfère prendre le temps de nettoyer cette robe. C'est elle-même qui a désiré ce temps de purification avant de rejoindre les invités dans la salle de bal. Elle n'a pas pris cela comme une punition; elle a pris le temps d'une purification, qui ne s'est pas faite dans un feu éternel, mais dans le feu de l'amour. Je vous laisse sur cette image: c'est comme cela que je vois les choses.

Pour vous détendre un peu, je vais vous décrire comment, au moyen âge, les sculpteurs présentaient l'enfer et le purgatoire. Aux Hospices de Beaune, sur le retable, il n'y a pas le purgatoire, il n'y a que l'enfer et le ciel. Il y a une balance; chaque fois qu'il y a un mort, il est mis sur la balance; Satan est là, et attend ses clients. Un client arrive, et il est tout

content, parce qu'il sait que ce sera pour lui: en effet la balance penche très fort; il se réjouit, et ne regarde plus la balance; pendant ce temps-là un bras sort du ciel et appuie sur l'autre plateau, ce qui fait qu'il est désigné pour le ciel. Dieu voit la chose, mais ne dit rien. Et à Autun, sur le tympan, il y a la porte du ciel, et une fenêtre, sur le côté, et Satan ne l'aperçoit pas; et deux moines tirent un gros capucin clandestinement par la fenêtre pour vite le faire rentrer dans le ciel afin qu'il soit sauvé. C'est vous dire aussi que dans cette foi populaire on était plutôt du côté de la miséricorde. Enfin il y a aussi un vitrail de la cathédrale de Strasbourg où l'espace réservé à l'enfer est minuscule par rapport à celui du ciel.

Le jugement est terminé, nous avons j'espère échappé à l'enfer, au purgatoire, et maintenant nous sommes invités à entrer dans le royaume de Dieu. Que se passera-t-il?

Première et grave question que se posent beaucoup de chrétiens: **est-ce que nous posséderons encore notre corps?** "Je crois en la résurrection de la chair" disons-nous dans le Credo. Comprenons-nous bien: la chair, ce n'est pas du tout ce corps organique qui se désagrège après la mort. Ce que je pense qu'il faut mettre derrière ce terme, c'est l'affirmation que ce qui a fait sur cette terre ma personnalité subsistera. Je préciserai un petit peu tout à l'heure les choses. En fait personnellement cette question ne me préoccupe pas trop; je suis beaucoup plus curieux de découvrir le visage de ce Dieu auquel je donne ma foi.

A propos de notre corps, rapidement quelques remarques. D'abord vous savez qu'en Amérique il y a des sociétés qui vous proposent de cryogéniser votre corps: de le congeler. Et quelqu'un a dit: "Si Dieu existe, tant mieux, mais je préfère prendre une autre assurance en me mettant entre les mains de la science." Pourquoi? Parce qu'ils espèrent que, dans plusieurs siècles, on pourra nous ressusciter. Je peux vous donner l'adresse et le prix, éventuellement, si cela vous intéresse ...

Il y a toute une littérature qui nous rapporte le témoignage d'hommes, de femmes, qui prétendent avoir franchi le seuil de la mort et être revenus à la vie. Mais nous découvrons qu'en fait, pour traduire cette expérience, ils n'emploient que des images (un tunnel, une grande lumière, de la musique, une sensation de paix, ..) qui appartiennent au monde de la création. Or nous nous pensons que le royaume de Dieu sera tout autre: "Aucun mot humain ne peut le dire". A tel point que quand les disciples demandaient à Jésus "Mais, ce royaume dont tu parles sans cesse, essaie de nous le décrire", Jésus ne pouvait pas, les mots humains ne suffisaient pas; alors il parlait en paraboles.

Revenons à notre corps. Les premiers chrétiens évidemment se posaient un peu la même question que vous: "Mais comment cela se passera-t-il pour notre corps?" Alors ils ont posé la question à Saint Paul. J'imagine que Saint Paul a été bien embêté: que répondre? Alors finalement sa réponse a été: "Eh bien notre corps sera glorifié comme celui du Christ". Mais on ne peut pas dire que cela nous avance beaucoup. Au Cénacle, les apôtres crurent voir un esprit, comme un fantôme; ce n'est que peu à peu qu'ils ont été convaincus de la présence corporelle de Jésus; mais une présence corporelle qui manifeste une extrêmement grande liberté, puisqu'elle permet de se manifester en s'adaptant à l'état d'esprit et aux dispositions du coeur de ceux auxquels il apparaît. Je prends deux exemples: les disciples d'Emmaüs, ils le reconnaissent à quoi? Au signe de la fraction du pain. Marie-Madeleine, elle, reconnaît Jésus au son de la voix.

C'est dans cette direction je crois qu'il faut chercher. Prenez l'exemple d'un petit enfant qui dans la nuit sent la présence de sa mère, sans la voir, à travers le son de sa voix. Nous avons tous comme une présence unique, originale. Au téléphone, quelqu'un vous appelle; très vite: "Ah, c'est toi!" Nous avons tous un timbre de voix qui fait qu'on reconnaît la personne. Et c'est dans cette direction que nous sommes invités à méditer durant ce temps pascal, qui nous invite à rencontrer nous aussi le Seigneur ressuscité, le Seigneur glorieux, mais à travers une présence invisible.

Alors demandons-lui la grâce d'être comme lui, mais à notre mesure bien sûr, une présence de lumière, de joie, de paix, d'amour, afin qu'à travers nous nos frères reconnaissent que nous sommes une certaine présence, peut-être une certaine voix du Seigneur.

Quand Jésus dit à ses disciples, avant de monter vers le ciel, vers son père: "Allez dans le monde entier proclamer l'évangile à toute créature", comprenons que ce n'est pas seulement

des paroles, un enseignement, mais c'est surtout une présence d'amour qu'il nous demande d'apporter à nos frères.

Un jour une voix me dira: "Viens mon enfant, c'est l'heure, c'est l'heure de rentrer à la maison". Jésus a choisi une image profondément humaine pour nous parler du ciel: **la maison**. La maison c'est le lieu où un enfant peut s'épanouir au sein d'une famille.

Et là, nous irons de surprise en surprise: d'abord nous aurons le sentiment d'avoir déjà entendu cette voix qui nous appelle, et même d'avoir déjà vu le visage qui nous apparaîtra; c'était en fait le visage de Dieu caché au coeur de tout homme. Nous verrons que nous sommes attendus, puisque la table est prête, et que notre couvert est mis: "Ne soyez pas bouleversés, je pars vous préparer une place dans le royaume de mon père". Nous verrons que nous sommes immensément nombreux: de toute race, de toute langue, de toute religion. Dans le vitrail de Strasbourg dont je vous parlais, tous les élus ont une auréole; ils sont très nombreux, ils se pressent, alors les auréoles s'entrechoquent, et il y en a plusieurs qui sont de travers, c'est très amusant. Suprême surprise: celui qui nous sert à table, c'est Dieu lui-même ("Je ne suis pas venu pour être servi mais pour servir").

Le cardinal Newman, dans une homélie, racontait un rêve qu'il avait fait: celui de son entrée dans le royaume du ciel. "Voilà qu'après une nuit agitée, j'étais soudainement merveilleusement dispos; voilà que je respirais, et que j'étais enfin pleinement moi-même.

"Tu nous as faits pour toi Seigneur, et notre coeur est sans repos tant qu'il ne demeure pas en toi" écrivait Saint Augustin. Notre coeur sera pleinement en repos, parce que les trois commandements de l'amour ne feront plus qu'un en nous; je dis bien les trois: s'aimer soi-même, aimer les autres, et aimer Dieu. Pourtant chacun d'entre nous continuera d'exister et d'être connu par les autres à sa manière d'aimer, qui lui est propre. Un peu comme la source lumineuse d'un diamant se diffuse à travers mille facettes.

C'est en ce sens que je comprends la parole de Jésus: "le royaume de Dieu est déjà présent parmi vous". Ce royaume de Dieu ce sont **tous ces liens d'amitié, d'affection, d'amour que nous tissons entre nous sur cette terre**. Ils sont comme la trame invisible du royaume en train de se construire. Et voilà pourquoi je crois aussi que ces liens plus personnels tissés entre nous subsisteront dans ce royaume: dans la foule innombrable des élus, il y aura comme une affinité, une connivence plus grande avec ceux que j'ai aimés ou qui m'ont aimé. Tout passera, tout sauf l'amour, nous a dit Saint Paul. C'est pourquoi, à des parents, à des grand-parents anxieux pour leurs enfants qui semblent s'éloigner de Dieu, je dis: mais, si vous les portez dans votre coeur, et si vous gardez dans votre amour ces enfants que vous aimez, Dieu ne pourra jamais vous séparer d'eux! Il ne pourra pas rompre les liens qu'il y a entre vous et vos enfants. Il l'a promis: "Tout passera, sauf l'amour."

C'est pourquoi je crois aussi de plus en plus à la communion des saints. Je veux dire par là que je crois que ceux qui nous ont quittés nous aident mystérieusement à les rejoindre; nous serons étonnés de découvrir un jour à quel point ils marchaient invisiblement sur les bas-côtés du chemin, prêts à nous tendre la main si nous buttions sur un obstacle.

J'imagine, moi, que si des enfants devaient être séparés éternellement de Dieu, ne pas entrer au ciel, enfin, vous voyez toutes les mères de famille? Elles diraient à Dieu: "Mais tu n'y penses pas? Tu ne vas pas nous séparer de nos enfants! Ils sont la chair de notre chair!" Comment voulez-vous que Dieu ne réponde pas à l'attente des mères!

J'ai essayé de tenir une certaine promesse, en vous disant quelques unes de mes convictions personnelles. A certains qui trouveront que je suis bien optimiste et que je fais une trop petite part à l'existence des démons et de l'enfer, je réponds rapidement: si les chrétiens n'étaient pas optimistes, qui le serait? Cela fait partie de l'attente de Jésus chez ses disciples. "Que ma joie demeure en vous, et qu'elle soit en vous en plénitude". Cette joie, je n'ai pas à la garder pour moi! J'ai à la partager. Pour ce qui est de l'enfer, je vous renvoie à la spiritualité de Thérèse: relisez l'histoire d'une âme; l'enfer et les démons n'y ont quasiment pas de place, et cela ne la trouble pas. "Dites bien que si j'avais commis tous les crimes possibles, j'aurais toujours la même confiance: je sentirais que cette multitude d'offenses serait comme une petite goutte d'eau jetée dans un brasier ardent, celui de sa miséricorde."

Je ne sais pas si j'aime Dieu, mais je crois qu'il m'aime, et je crois qu'il pose sur vous le même regard d'amour qu'il pose sur moi.

Alors, que la paix, la joie et l'amour de Dieu soient dès aujourd'hui, et pour l'éternité, avec vous!
